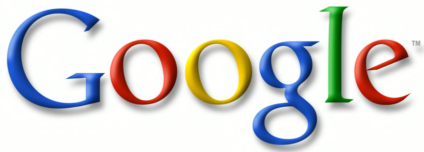
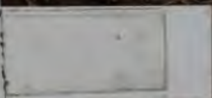




75.1+

255

INSCRIPTIONS

RUNIQUES DU SLESVIG

MÉRIDIONAL

INTERPRÉTÉES

PAR C. C. RAFN

ET PUBLIÉES PAR LA

SOCIÉTÉ ROYALE

DES ANTIQUAIRES DU NORD.

COPENHAGUE.

DE L'IMPRIMERIE DE THIELE.

1861.

EXTRAIT DES

MÉMOIRES

DES ANTIQUAIRES DU NORD

1850—1860.

INSCRIPTIONS
RUNIQUES DU SLESVIG MÉRIDIONAL

INTERPRÉTÉES PAR C.-C. RAFN.

DÖNSK TÚNGA, la langue danoise, qui était l'ancien idiome commun à tout le Nord de l'Europe, était encore répandue sur une étendue assez vaste hors des limites des royaumes et des pays scandinaves, pendant les temps où nos ancêtres la parlaient sans altération, sous la même forme dans laquelle elle nous a été transmise par nos plus anciennes sagas et par nos poèmes de l'Edda, qu'on a en Islande préservés de l'oubli par le moyen de l'écriture. C'était la langue usuelle du peuple aux îles féroënnes, aux îles écossaises, dans les provinces septentrionales de l'Écosse et dans certaines contrées de l'Irlande; en retrogradant à une époque encore plus ancienne, on la rencontre également répandue sur une grande étendue dans les vastes contrées de l'Angleterre, où plusieurs noms de lieu et de nombreux mots usités portent encore l'empreinte de leur origine danoise, et où l'on trouva encore en 1852, au milieu de Londres, une pierre runique danoise datant du 11e siècle. A une époque éloignée il était de même la langue parlée par les colons qui étaient venus s'établir sur la côte nord-ouest de la France.

Cette ancienne langue avait encore trouvé le chemin de la partie du monde au-delà de l'Océan atlantique; elle y était parlée par les explorateurs et les acquéreurs du pays venus de l'Europe, ce dont nous font foi, outre tant d'autres monuments certains, les inscriptions découvertes en plusieurs lieux, entre autres une en runes gravées dans une pierre trouvée tout en haut du golfe de Baffin, dans une île située presque à la hauteur du détroit de Lancaster.

Elle était également parlée par les premiers fondateurs de l'empire de Russie, par les hommes appartenant à la cour de ses princes, par leurs compagnons d'armes et par leurs descendants les plus proches. La chronique si instructive de Nestor nous en offre des témoignages incontestables, et l'oeuvre importante sur le régime du règne, due à Constantin le porphyrogénète, empereur de Byzance, nous cite même les noms danois donnés par les Russes aux écueils les plus considérables du fleuve du Dniepr. Les troupes du corps de garde de l'empereur de Byzance, tout en s'appropriant le langage de la cour et du peuple, n'oubliaient pas leur langue maternelle danoise, et au sein même de la Grèce, au Pirée, port d'Athènes, ils ont dans cette même langue transmis à notre connaissance un de leurs hauts-faits, à l'aide de runes sculptées dans un monument public de l'antiquité reculée.

C'est avec une vive satisfaction que nous nous arrêtons à contempler ces preuves que nous transmettent de notre ancienne langue les temps reculés et les contrées éloignées, mais c'est avec une joie encore plus vivement sentie que nous accueillons toute trace nouvelle qu'on en découvre dans le Nord et dans la patrie même de nos ancêtres. La Société Royale des Antiquaires du Nord n'a pas manqué d'appeler à plusieurs reprises l'attention sur l'importance des monuments runographiques; aussi a-t-elle eu la satisfaction de voir que ses efforts à cet égard ont porté des fruits. Il importe que le respect dû à ces vestiges de la haute antiquité, auxquels nous sommes souvent redevables d'éclaircissements

regrettés sur la qualité de la langue à l'époque de leur origine, soit répandu parmi la grande foule du peuple auquel le travail assigne le séjour dans les champs, et qui par cette raison a le plus souvent occasion de remarquer les inscriptions lapidaires et tant d'autres monuments rappelant les exploits de nos ancêtres.

Une pierre remarquable chargée d'une inscription en ancien danois a tout récemment été trouvée près du rempart de Danevirke. C'est cette découverte qui a fourni le sujet du présent mémoire. Pour mettre en lumière tout ce qui concerne cette découverte, et en faire bien comprendre toute l'importance, j'ai jugé convenable de mettre en parallèle avec la dite pierre deux autres qui ont été trouvées dans la même contrée, afin de donner un aperçu synoptique, accompagné de remarques, sur les trois pierres runiques les plus importantes qui aient été trouvées au midi du Slesvig.

La première et en même temps la plus remarquable de ces pierres fut découverte en 1796 dans le champ appartenant à Jörgen Meggers, au pied de la colline de Krossberg à l'ouest et tout près du village de Vedelspang de la paroisse de Haddeby, à l'arrondissement d'Arens du baillage de Gottorp; l'autre pierre fut trouvée plus tard en 1797 ou 1798, dans un endroit guéable qui sépare l'anse de Haddeby d'avec celle de Selk. Par suite de dispositions ordonnées par le prince Charles de Hesse-Cassel, l'une et l'autre pierre furent en 1798 transportées à Louisenlund, où on les établit, pour mieux les conserver, dans une grotte d'un bosquet attenant au palais.

L'année suivante il parut déjà un opuscule remarquable par ses observations, et rédigé avec autant de soin que de jugement. En voici le titre: „Beschreibung und Erläuterung zweier in der Nähe von Schleswig aufgefundenen Runensteine. Ein Versuch, als Beitrag zur vaterländischen Alterthumskunde. Friederichsstadt 1799, 62 p. in 12°. L'ouvrage qui est accompagné de trois planches, nous donne sur les lieux où

les deux pierres ont été trouvées, et sur leur entourage, de même que sur la qualité spéciale des pierres et des inscriptions, des détails circonstanciés, élaborés avec grand soin, et publiés peu de temps après la découverte des pierres pendant que tous les rapports en étaient encore bien connus. Reconnaissant les qualités recommandables de l'ouvrage, nous en avons reproduit cette partie dans l'article détaillé, que nous avons rédigé en danois sur ces trois pierres et fait insérer avec plusieurs autres renseignements dans les Annales de l'Archéologie du Nord, 1859, p. 126 et sv., et nous y renvoyons par conséquent tous ceux qui désirent en acquérir de plus amples informations. Nous nous bornons ici à en offrir aux lecteurs un précis succinct.

Aux mois de mars et d'avril de l'an 1856, je m'adressai à M. Chr. Ewaldsen, pasteur de la paroisse de Brodersby et de Taarsted, afin de l'engager à soumettre les deux pierres à un examen consciencieux. M. Ewaldsen, qui voulait bien s'y prêter, examina avec grand soin les parties spéciales qui lui avaient été indiquées des inscriptions, et de quelques-unes d'entre elles il prit des images de frottement, tandis qu'il fit faire les dessins des inscriptions. La même année que le pasteur Ewaldsen avait examiné ces pierres, c'est-à-dire en 1856, elles furent encore reproduites au crayon par le peintre-artiste M. Heinrich Hansen, qui, par la disposition du ministère du duché de Slesvig, était occupé à dessiner une partie des monuments que renferme le duché de l'antiquité et du moyen âge, et ces dessins qui ont été exécutés avec grand soin, sont conservés dans les archives archéologiques et topographiques du Musée des antiquités du Nord à Copenhague.

M. le lieutenant-colonel W. Dreyer, en garnison à Ekernförde, se chargea à mon invitation, au mois de mai de l'an 1859, d'entreprendre encore un examen détaillé des deux pierres runiques conservées près de Louisenlund, à un mille

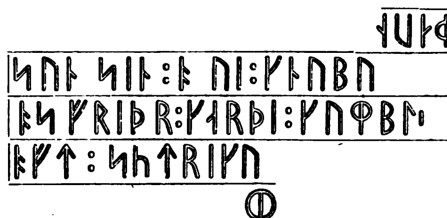
et demi de Slesvig, et il en examina surtout certains traits qui lui avaient été indiqués.

MONUMENT EN MÉMOIRE DE SYTRIK FILS D'OSFRED, ÉRIGÉ A VIGNYPA.

Nous commencerons par faire mention de cette pierre à inscription, attendu que c'est la plus ancienne, et qu'il n'y a nul doute qu'elle n'appartienne à une époque antérieure à celle des deux autres. Elle fut trouvée en 1797 dans la petite anse dite Selker Nor, tout près de Vedelspang, non loin de Haddeby Nor, où elle avait été déposée pour guider le passage à travers le gué de ce lieu.

Quant à la forme, la pierre nous présente un trilatère irrégulier, dont la longueur est de 7′ 8″, la hauteur du devant de 1′ 10″ et celle du derrière de 2′. Elle a été brisée par le milieu de part en part.

Voici comment l'inscription y a été faite:



Des trois lignes de cette inscription celle d'en haut a été gravée presque dans le faîte même, de manière que le mot ᚦᛆᚢᚴ a eu place sur le côté opposé; il faut toutefois que ce mot appartienne à la ligne du milieu, vu qu'il reste à la ligne supérieure assez de place pour l'y admettre sans difficulté, et il en est de même de la ligne inférieure. C'est la ligne du milieu qui fait le commencement de l'inscription, qui va *βουστροφηδὸν* par le seul mot ᚦᛆᚢᚴ appartenant à

cette ligne, dont celle d'en bas forme la suite, et celle d'en haut sur le faîte en présente la fin.

Voici ce que nous y lisons:

ᚬᛋᚠᚱᛁᚦᚱ ÓSFREÞR ou ÁSFREÞR, nom d'homme de même que Hallfreþr vandræþaskáld Óttarsson; ou peut-être Ásfríþr, nom de femme à l'instar de Hallfríðr Snorradóttir. Dans un document en date de 675, appartenant à la période anglo-saxonne de l'Angleterre, on fait mention d'un nommé Osfridus.[1] Le nom Ósfriþr se trouve sur une pierre dans la paroisse de Bäling en Upland (B[2] 476) et sur une autre dans la paroisse de Fölene en Vester-Götland (L 1395), où il est clair qu'il s'agit d'un nom de femme, puisqu'on y lit: „Ósfríþr résþi stén þonsi eftir Ósgér, barþa góþan dreng, bónda sinn".

ᚴᛅᚱᚦᛁ ou ᚴᚮᚱᚦᛁ GARÞI ou GORÞI, est l'imparfait du verbe *gera*, *gara* ou *gjara* (*geri* ou *gjari*, *gerþa* ou *garþa*, *gert* ou *gjart*).

ᚴᚢᛘᛒᛚ KUMBL, monument, accus. pl. n., de la même signification que merki; en anglosaxon cumbel, cumbl, signe militaire; le mot suédois bokumbel équivaut à bolsmærki signifiant marque distinctive (cfz Uplands-Lagen publié par D. J. Schlyter, p. 298, 359, C. Säve, Nyfunna svenska runinskrifter, AnO 1852 p. 240).

ᚦᛅᚢᚾ ÞAUN, accus. pl. n. du pron. dém. (*sá*, *sú*, *þat*); on le rencontre dans plusieurs inscriptions: „þaun bjón",

---

[1] Codex diplom. aevi Saxonici opera Johannis M. Kemble I 12.

[2] ABBRÉVIATIONS. Par la lettre W on désigne ici et en plusieurs endroits Olai Wormii Monumenta Danica, Hafniæ 1643. — B: Bautil, det er Alle Svea ok Götha Rikens Runstenar utgifne af Joh. Göransson. Stockholm 1750 fol. — L: Run-Urkunder utgifne af J. G. Liljegren. Stockholm 1833. — AnO: Annaler for nordisk Oldkyndighed. — AT: Antiquarisk Tidsskrift. — Mém.: Mémoires des Antiquaires du Nord. — R: Antiquités de l'Orient, monuments runographiques interprétés par C. C. Rafn. Copenhague 1856.

nom. pluriel, signifiant ces époux (B 359, 460, 535, 776, 1136; L 1283; R 157); ailleurs le plus souvent þau ou þausi.

ᚬᚠᛏ OFT, prépos., employée ici avec l'accusatif, qu'on écrit dailleurs en diverses manières, telles que: aft, auft, eft, aftir, oftir.

ᛋhᛏᚱᛁᚴᚢ ou ᛋᚺᛏᚱᛁᚴᚢ SYTRIKU ou SIHTRIKU, acc. du nom d'homme Sytrikr ou Sihtrikr, devenu plus tard Sigtryggr. Les traits très usés de la deuxième rune doivent être selon toute probabilité ou h, forme particulière de ᚢ, ou aussi ᚺ, qu'il faut donc lire comme ᛁᚺ, de même que dans le premier mot ᚦᚢᚱᛚᚴᚱ de l'inscription de la pierre trouvée en 1796, il faut lire ᚴ comme s'il y avait ᛁᚴ. Le nom de Sigtryggr paraît assez fréquemment dans les manuscrits islandais [1], de même que sur plusieurs pierres runiques (B 1040, R 166); sur une telle pierre trouvée dans la paroisse de Solna en Upland (B 144), on lit ᛋᛆᚴᛏᚱᛆᚴᛦ. Sytriku ou Sihtriku doit être considéré comme une ancienne forme de l'accusatif, à l'instar de sunu dans l'inscription de la pierre récemment découverte en Helnès.

ᛋᚢᚿ SUN, fils, acc. de sunr ou de sun.

ᛋᛁᚿ SINN, sin, son, pronom poss. acc. sing. m. (*sinn*, *sín*, *sitt*).

ᚬ ᚢᛁ : ᚴᚿᚢᛒᚢ ó ou á, sur, préposition régissant ici le datif: VEGNÝPU, nom de lieu, de Vegnýpa. La préposition se lie souvent avec le nom de lieu qu'il régit dans les manuscrits islandais tout comme ici. Les deux mots dont se compose le nom de lieu, sont séparés par un signe de distinction, de même qu'on le voit à Heiþabý dans les deux autres pierres, et même dans les manuscrits où l'on trouve de pareils mots écrits quelquefois séparément.

---

[1] Fornmanna Sögur I 4 sq., V 25, X 167, 378; Íslendínga Sögur I 56, II 228 sq.; Egils Saga c. 27; Gunnlaugs Saga ormstúngu ok Skáld Rafns c. 8; Njáls Saga c. 155 sq.

Vi ou ve désigne la sainteté, ou le lieu sacré. Vebjörg, qui est la ville de Viborg en Jutland, reçut ainsi le nom de la montagne sacrificatoire, mons sacrificationis, par la raison que ce fut là un des lieux de sacrifices les plus anciens du Danemark, et que ce fut à la diète de cette ville que les rois furent élus. A l'égard de Vegeir, père du colon Vebjörn Sygnakappe, il est dit dans le Landnámabók ou le livre de la colonisation du pays, qu'il fut nommé ainsi parce qu'il était grand sacrificateur ou adorateur des idoles, *blótmaðr*; aussi tous ses enfants ont-ils leurs noms précédés de la même particule préfixe; voici quels étaient les noms de ses fils: Vebjörn, Vesteinn, Veormr (Veþormr), Vemundr, Vegestr et Veörn (Veþörn), et sa fille s'appelait Vedís.[1]

Gnúpr, m., signifie la pointe d'une grande montagne ou d'un promontoire saillant; gnýpa ou gnípa, f., veut dire cap ou rocher, sommet ou crête d'une montagne. Dans le Konúngs skuggsjá ou miroir royal on dit en parlant des vagues de l'océan qui entoure le Groenland, qu'elles s'élèvent au-dessus des grands rochers et ressemblent à des falaises escarpées, „líkar brattum gnípum[2]". Le cache-nez d'un heaume (*nefbjörg*) est nommé dans une des stances de Starkad[3] höfuðgnýpa, qui désigne le sommet saillant de la tête. Il s'ensuit de ces citations que le mot en question s'applique à des pointes plus ou moins saillantes. Gnúpr et gnýpa s'emploient, comme on le sait, à dénommer plusieurs lieux de l'Islande et des autres parties du Nord, nommément ici en Danemark où, pour en alléguer un exemple, le nom de *Gniben* est donné à l'extrémité nord-ouest de la falaise, élevée de 160 pieds, et bornant la langue de terre d'où la barre de Sélande s'élance bien loin dans le Kattégat. L'extrémité sud-ouest de l'île de Seierö porte également le nom de

---

[1] II 29, Íslendínga Sögur I 149; Sturlúnga Saga I 3. [2] Grönlands historiske Mindesmærker III 314. [3] Fornaldar Sögur Norðranda, ed. Rafn, III 21 cfr II 76.

Gniben ou de *Knoben*. Parmi les bas-fonds situés entre l'île de Tunö et la côte orientale du Jutland, le plus considérable, c'est-à-dire celui qui vers l'ouest est le plus proche de l'île, est aussi nommé *Knoben*; le même nom est encore appliqué à la pointe extrême de la barre située à l'est de l'île d'Anholt; il est connu que le vaisseau signalant le phare dit de *Knoben* est stationné à un quart de lieue en face de la barre de Knoben.[1] Ces deux noms de lieux servent donc encore aujourd'hui à désigner plusieurs endroits en Danemark.

La première pierre trouvée était située, comme il a été dit plus haut, dans un emplacement autrefois entouré comme d'une haie de pierres de taille, seulement à quelques pas du pied de la colline qui porte aujourd'hui le nom de Krussbarg (Kreuzberg). Il est probable que la pierre trouvée dans le Selker Nor, a été érigée au haut de cette colline. Tout fait supposer qu'il y a eu ici dans la haute antiquité un lieu saint ou peut-être même un cimetière, et il est très croyable que cette colline, selon l'ingénieuse conjecture de Finn Magnusen, a été nommée Vegnýpa ou le promontoire sacré. Lors de l'introduction du christianisme, quand on détruisit les lieux sacrés des payens, on avait l'habitude, pour opérer l'expulsion des mauvais esprits, d'ériger des croix dans tous les lieux de cette espèce, ce qui explique comment le nom de Krussbjarg a pu être donné à cette colline.

Voici l'inscription rédigée:

ᚭᛋᚠᚱᛁᚦᚱ : ᚴᛆᚱᚦᛁ : ᚴᚢᛘᛒᛚ : ᚦᛆᚢᚽ : ᚭᚠᛏ :
ᛋᚼᛏᚱᛁᚴᚢ (*v.* ᛋᚺᛏᚱᛁᚴᚢ) : ᛋᚢᚿ : ᛋᛁᚽ :
ᚭ ᚢᛁ : ᚴᚽᚢᛒᚢ

[1] Trap, Statistisk-topographisk Beskrivelse af Kongeriget Danmark I 272 et plusieurs autres endroits.

et la voici transcrite en caractères latins:

OSFRIþR GARþI KUMBL þAUN OFT SYTRIKU (*v.* SIHTRIKU) SUN SIN O VI GNYPU.

Selon l'usage d'écrire habituel dans l'ancien nordique:

Ásfriþr garþi kumbl þaun eftir Sytrik (Sihtrik, Sigtrygg), sun sinn, á Vègnýpu.

Osfrid érigea ce monument à Vignypa, en souvenir de son fils Sytrik (Sihtrik, Sigtrygg).

Déterminer l'âge des inscriptions runiques est le plus souvent un problème dont la solution présente de grandes difficultés, attendu qu'il n'y en a que très peu où l'on nomme des personnes qui nous sont connues par l'histoire. Quand les ouvrages runographiques projetés et déjà commencés en Suède et en Danemark, auront été publiés, et que toutes les inscriptions conservées de cette espèce seront exposées à nos yeux dans des éditions correctes autant que possible, on aura la facilité de procéder à pas bien sûrs dans le jugement de l'époque, où principalement la langue et ensuite la forme et la qualité des caractères runiques doivent nous servir de guide. Il n'y a pas de doute que la présente inscription ne soit, comme nous l'avons remarqué plus haut, la plus ancienne des trois dont il s'agit ici; c'est principalement l'accusatif Sytriku, ainsi que l'orthographe du nom avec le signe circulaire en bas, qui nous confirme dans cette opinion. Nous ne croyons pas nous écarter beaucoup de l'exacte vérité en admettant, qu'elle est au moins de cent ans plus âgée que les deux autres, de sorte qu'il faut la rapporter à la fin ou à la dernière moitié du 9e siècle.

Nous ne présumons pas qu'il soit possible d'indiquer avec sûreté dans l'histoire les personnes mentionnées dans

cette inscription, mais nous relèverons pourtant certains indices qui méritent peut-être d'être pris en considération.

Après la mort en 810 du roi Godefroy de Jutland, son neveu et successeur sur le trône, le roi Hemming, fit l'année suivante, 811, la paix avec l'empereur Charlemagne. Les deux princes envoyèrent des hommes jusqu'à la rivière de l'Eider, avec la mission de traiter de la paix et d'essayer de parvenir à la conclure. A cette occasion l'Eider fut de nouveau fixé comme la limite entre le Danemark et le Saxland ou l'empire des Francs. Comme les plénipotentiaires de l'empereur on nomme onze hommes des plus distingués, parmi lesquels nous citerons au premier rang le comte Egbert, qui fonda la ville d'Itzéhoe et qui plus tard devint duc de Saxe, et comme chargés du plein-pouvoir du roi on nomme dix hommes, parmi lesquels nous relèverons d'abord ses deux frères Hakon et Anganthjof et après eux trois du nom d'Osfrid, savoir Osfrid, surnommé turdimulo [1], un autre Osfrid, fils de Helge, et un troisième Osfrid, natif de Scanie (Sconowe). [2]

Godefroy, fils de Harald klak, à qui Charles le chauve avait cédé certains terrains, situés probablement en Normandie, se brouilla avec l'empereur Lothaire et revint alors en Danemark pour y rassembler un corps d'armée considérable. De réunion avec un autre chef, Sydroc, ou comme il est nommé dans d'autres anciens manuscrits, Sidric, il retourna dans l'année 852 en France où il remonta la Seine, et les

---

[1] tyrðilmúli est allégué parmi les noms d'oiseaux du poème de l'Edda de Snorre (II 489); en suédois tordmule, alca torda, est un oiseau de natation ayant les pattes très en arrière; peut-être est-ce le même oiseau qui porte le nom de haftyrðill. Des noms et des surnoms dus à des oiseaux étaient très communs dans l'antiquité; nous en citerons en exemples Már, Skarfr, Spörr, Valr, Örn. [2] Annales Bertin. apud Du Chesne, III 170; Eginh. Ann. p. 257, Langebek SRD I 503.

Danois y demeurèrent sous le commandement de Sydroc jusqu'à l'année suivante en ravageant le pays tout autour.

En, 853 les Normands, sous le commandement de Hasting (Hásteinn), entreprirent une expédition dans l'intérieur de la France en remontant la Loire. Sydroc y arriva aussi en amenant cent cinq navires sous sa conduite. Une partie des Normands avaient envahi la ville de Nantes et ravagé les environs, en mettant tout à feu et à sang. Sydroc envoya dire au duc de Bretagne, Erispoë, qu'il était prêt à lui offrir son secours. Il s'engagea alors un combat violent qui durait du matin jusqu'au soir. Dans ce combat Sydroc fut blessé grièvement; il fit ensuite la paix avec les payens auxquels il avait livré bataille, et ayant reçu d'eux une somme d'argent très considérable, il se retira de nouveau de la Loire, mais il remonta ensuite la Seine, où il fut défait par le roi Charles, après quoi il retourna en Danemark.

Le roi de Danemark, Érik premier, s'était pris d'amitié pour Ansgaire tout en accordant sa faveur au christianisme, ce qui occasionna que les flibustiers ou Vikingues, qui tous étaient dévoués à l'idolatrie, lui firent la guerre dès qu'ils furent revenus dans le pays. L'année suivante de 854, on en vint à se livrer bataille près de Flensborg; le combat dura trois jours et le roi y périt avec plusieurs hommes notables du pays.

En 855, Sydroc revint en France avec une grande flotte; il remonta de nouveau la Seine, mais le sort lui fut contraire encore cette fois, de sorte qu'il fut battu par un des lieutenants du roi Charles; à ce qu'il paraît, il se maintint pourtant dans le pays jusqu'à l'année suivante de 856. [1]

En 867, une armée nombreuse de Normands, commandés par plusieurs rois et un grand nombre d'iarls [2], arriva en

[1] Chron. Fontanell. apud Du Chesne II 389-90. — Acta Sanctorum ord. S. Benedicti Sæc. IV (800-900) ed. J. Mabillon, Pars II 221-22. Langebek SRD I 539-45. [2] Les chefs se nomment quelquefois „Comites" ou „Consules", qu'on explique par „quos ii Eorlos solent nominare"

Angleterre. Parmi les rois on cite d'abord Guthrum, identique probablement au roi Gorm du Jutland, et parmi les iarls on nomme en primière ligne Sydroc ou Sidroc l'aîné, ensuite un autre Sydroc ou Sidroc le jeune; le premier cité paraît être le même qui plus tôt avait entrepris des expéditions en France, et l'autre est probablement son parent.

En 870, on fait mention des exploits d'armes de ces iarls, en donnant les détails de leur art militaire:

Les Danois firent la conquête d'une grande partie de l'Anglie orientale, et sous le roi Osketil, ils envahirent même le couvent de Croyland, dont ils tuèrent les habitants à l'exception d'un enfant de dix ans, qui était le frère Turgar, dont l'iarl Sidroc le jeune eut pitié, de manière qu'il le prit sous sa tutelle; il le dépouilla par conséquent du froc, au lieu duquel il l'habilla d'une veste à la danoise à manches courtes (colobium). Ils s'en allèrent ensuite vers Huntingdon, et toutes les fois qu'ils avaient des rivières à traverser, les deux iarls Sidroc couvraient ordinairement toute l'arrière-garde de l'armée. En faisant la traversée de la rivière du Neene, deux voitures chargées d'un butin immense et de munition de guerre, restèrent embourbées dans le gouffre. Pendant que toute l'escorte de Sidroc le jeune s'occupait à retirer de la bourbe ces deux voitures, afin de recharger le butin sur d'autres voitures et chariots, le jeune Turgar trouva occasion de se sauver par la fuite, et un auteur contemporain mit par écrit ces événements d'après son récit.

Sydroc l'aîné périt en 871, dans un combat livré près du château royal de Reading, et le jeune Sydroc trouva la mort dans une autre bataille près d'Escesdun, connu aujourd'hui sous le nom d'Ashdown. [1]

---

[1] Ingulphus apud Th. Gale p. 20-24. Cron. Saxon. p. 80. Simeon Dunelm. Twisden 124-27, 143-44. Roger. de Houeden ed. Savilii fol. 239. Matthæus Westmonast. p. 165-168. Henr. Huntindon ed. Savil. fol. 200 b. — Langebek SRD V 21-24, 83-44, II 53-55, cfz Suhm, Hist. af Danmark II 176 sq.

La plupart des auteurs d'annales écrivent ce nom Sydroc; quelques-uns en font Sydrac ou Sidrac; un auteur contemporain et anonyme [1] donne le nom de Sidric au chef danois, qui en 853 commandait l'expédition entreprise dans la Loire. Dans un ancien manuscrit la forme du génitif a même été substitué au nominatif, de sorte que l'homme a été nommé Sihtrix c'est-à-dire Sihtrics, au lieu de Sihtric, qui est la forme sous laquelle la plupart des anciens auteurs anglais [2] allèguent ce nom, qu'on écrivait habituellement Sigtryggr ici dans le Nord et en Islande. Il répond ainsi à l'orthographe adoptée dans l'inscription dont nous nous occupons, où on lit Sytrik ou Sihtrik. Les écrivains francs rendent ici la rune ᚢ par **y** ou **i**, et celle de ᛏ par **d**; les Anglais transcrivent la voyelle par **ih** et la consonne par t. L'orthographe de Sydroc ou de Sidrok adoptée par les auteurs étrangers, répond à celle qu'a suivie Saxon en écrivant ce même nom en Sictrug. [3]

C'était, comme on le sait, un usage assez fréquent dans l'antiquité, de répéter les noms dans la famille, tout comme c'est usité encore de nos jours. Dans notre inscription les noms d'Osfrid et de Sytrik sont cités comme père et fils. Le vieux Sydric dont ces anciens manuscrits font mention, et qui périt en 871, à la bataille de Readingham, a pu être fils d'un des trois hommes portant le nom d'Osfrid, qui en 811 prirent part à la conclusion de la paix sur l'Eider avec Charlemagne; mais s'il en est ainsi, il n'est pas croyable qu'il soit celui dont il est question dans l'inscription, puisque le père aurait dû alors être parvenu à un âge élevé peu

---

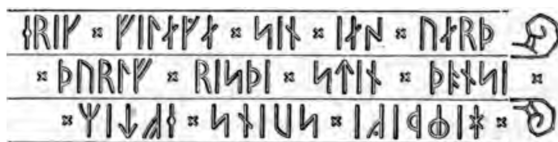
[1] De gestis Sanctorum Rotonensium auctore monacho Rotonensi, Convoionis discipulo, Acta Sanct. ord. S. Bened. l. c. Le nom s'écrit encore de la même manière dans Chron. Mableac. par Labbeus II 200.
[2] Il appartenait ainsi à plusieurs Ostmans de l'Irlande, entre autres au roi Sihtric Silkeskegg de Dublin. [3] Historia Danica lib. I, ed. P. E. Müller p. 28.

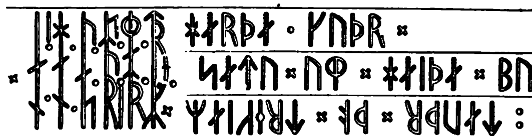
commun; ce dernier vivait ainsi quand le fils mourut et lui érigea le monument en son souvenir. Au contraire, si le Sydric aîné a été fils d'un Osfrid plus jeune, il pourra très bien être celui dont nous parle l'inscription. Cependant ce qui paraît plus vraisemblable, c'est qu'il y est question du Sydric le jeune qui périt à la bataille d'Escesdun, et qui a peut-être été fils d'un frère de Sydric l'aîné qui fut nommé d'après le père Osfrid. Nous n'en pouvons certainement pas être sûrs, mais nous pourrons au moins parvenir à une probabilité, si nous admettons que les monuments d'une pareille espèce étaient communément érigés en souvenir de personnes qui occupaient une position considérable dans la société, ou qui s'étaient signalés par des exploits remarquables, et de plus, qu'il n'était pas vraisemblable qu'à la même époque beaucoup de personnes avaient porté ces noms peu habituels alors comme plus tard. Remarquons ici, que de pareils *kumbl* ou monuments n'étaient pas toujours des monuments funéraires proprement dits, mais qu'on en érigeait en souvenir d'hommes qui avaient trouvé la mort loin de leurs foyers, ou peut-être même à l'étranger dans des pays très éloignés. En Suède on rencontre ainsi un nombre assez grand de pierres runiques, érigées en souvenir d'hommes morts en Angleterre ou ailleurs à l'étranger, de quelqu'un même qui périt dans un voyage en Jutland, d'un autre qui mourut en Tavastland dans la Finlande, et encore d'un autre qui se noya à la mer d'Angleterre (Mém. 1845-1849 p. 333, 337-42, 347-52); un de ces monuments (ib. p. 349) qu'un fils dédia à son père près de Rösås, de la paroisse de Näfvelsiö en Småland, nous instruit que le défunt a été enterré dans un cercueil de pierre (*steinþró*) à Bath en Angleterre (Somerset-shire). A Hvitaryd également en Småland, on rencontre aussi une pierre runique (R 37) dont l'inscription nous raconte qu'un nommé Gunnar érigea le monument (*kumbl*) après Svein son fils qui périt dans la Grèce extérieure, c'est-à-dire dans l'Asie mineure.

PIERRE MONUMENTALE ÉRIGÉE PAR THORLEIF EN SOUVENIR DE SON COMPAGNON ÉRIK.

La pierre runique trouvée en 1796 près de Krossberg, est d'un granit rougeâtre; l'élévation en est de 6′ 8″, mesure danoise; la largeur d'en bas est de 2′ 1″, et d' 1′ 6″ à une aune de distance du sommet; l'épaisseur de la partie la plus grosse est d' 1′ 10″; il faut pourtant remarquer qu'il y a, vers le milieu, un resserrement en largeur comme en épaisseur.

Nous reproduisons ici les inscriptions des deux côtés de la pierre; le premier en est censé tourné vers le nord:





Nous en analiserons maintenant tous les mots:

ᚦᚢᚱᛚᚠ; les runes sont distinctes et ont été bien examinées; il n'y a pas de barre sur le devant du pal principal de ᛚ, de sorte qu'on pourrait lire ᛅᛚ et en déduire le nom de Þórálf. Entre ᛚ et ᚠ il n'y a point d' ᛁ, mais on peut s'imaginer que cette rune a été fondue avec le pal principal du ᚠ; dans l'ancienne écriture runique ᛁ s'emploie aussi pour **e** et souvent pour **ei**. L'initiale du mot suivant étant ᚱ, le **r** final, selon l'usage plus souvent rencontré, n'est pas ajouté ici au nom, mais on doit supposer que ce ᚱ ou ᛦ a été complété par le ᚱ qui vient après. Il y a ainsi à lire: ᚦᚢᚱᛚᛁᚠᛦ Þorleifr. Dans une inscription d'une

date plus récente, trouvée à Stojby ägor dans le Runelyckan de la paroisse de Gårdsby en Småland (L 1279), on lit: ᚦᚢᚱᛚᚢᚠ . ᚱᛅᛁᛋᚦᛁ . ᛋᛏᛅᛁᚾ . ᚦᛅᚾᛅ þorl*ey*fr raisþi stain þan*n*a, où il faut aussi compléter le r final du nom par le r initial du mot suivant.

ᚱᛁᛋᚦᛁ, RÉSÞI ou REISÞI (é = ei), érigea, 3[e] personne singulière de l'imparfait du reisa (reisi, reista, reist); cette orthographe a été employée dans plusieurs inscriptions runiques, surtout parmi les danoises, comme par exemple dans les pierres de Skiern, de Grendsteen et d'Eistrup (R 205, 206, 209). La pierre runique si remarquable de Fiellerad (R 213) a ᚱᛅᛁᛋᚦᛁ, qu'on lit également à la pierre de Steenalt en Jutland (R 208), et dans celle de Småland mentionnée ci-dessus; une pierre trouvée à Högsby dans la Gothie occidentale (B 975) a l'inscription ᚱᚽᛁᛋᚦᛁ. Cette orthographe nous aide à en éclaircir la prononciation. Ailleurs on rencontre habituellement ᚱᛁᛋᛏᛁ ou ᚱᛅᛁᛋᛏᛁ, résti c'est-à-dire reisti ou raisti, tout comme en islandais.

Le verbe rista (risti, rista *ou* reist, rist), buriner, graver l'inscription, a, dans les inscriptions runiques, à la 3[e] personne de l'imparfait, aussi la forme ᚱᛁᛋᛏᛁ, les plus souvent pourtant ᚱᛁᛋᛏ ou ᚱᛅᛁᛋᛏ.

ᛋᛏᛁᚾ STÉN ou STEIN, pierre, est l'accusatif du nominatif sténn, c'est-à-dire steinn; on l'écrit aussi souvent ᛋᛏᛅᛁᚾ.

ᚦᚬᚾᛋᛁ ÞONNSI (de þessi, þetta), celui, pronom démonstratif en accusatif et masculin, se trouve fréquemment gravé de cette manière, comme on le voit aux pierres de Tryggevelde, de Glavendrup et d'Eistrup (R 188, 193, 209, 215); on l'écrit aussi souvent ᚦᛅᚾᛋᛁ þannsi.

ᚼᛁᛘᚦᛁᚴᛁ HÉMÞEGI ou HEIMÞEGI (gen. ja, pl. jar), nominatif employé en apposition à þorleifr, de heimr, domicile, et de þegi, receveur, substantif masculin de þiggja (þigg, þá *ou* þág, þegit), recevoir, signifiant par conséquent celui qui est logé ou domicilié chez quelqu'un, habitant de la maison, locataire. Le mot a été formé d'une manière ana-

logue à farþegi (de *far*, navire, voie de transport), celui qui est passager à bord du navire d'un autre, terme usité encore aujourd'hui en Islande, et employé fréquemment dans l'antiquité. Ainsi quand Örvarodd se préparait à partir avec ses deux parents de Rafnista pour Biarmaland, et que ceux-ci lui offrirent de l'accompagner l'été prochain, on raconte qu'il s'écria: „il se peut bien que l'été prochain j'aie moi-même un navire, et alors je n'aurai pas besoin d'être „ykkar farþegi". Ce terme paraît également dans les Skáld-Helga Rímur dans la mention faite d'un voyage en Groenland. De même on rencontre, mais seulement en poésie, arfþegi (de arfr), héritier, au lieu de fils; Hlödver s'appelle ainsi „Heiðreks arfþegi", et également heiðþegi, de *heið* ou *heiðfè*, c'est-à-dire „máli ok gjöf er höfðíngjar gefa", de sorte qu'il signifie, celui qui reçoit de l'or, du payement ou des présents d'honneur de la part d'un chef, garde du corps, satellite.[1]. Le mot heimþegi, qui a peut-être aussi le sens de hirðmaðr, hôte ou valet d'hôtel, se rencontre d'ailleurs en plusieurs inscriptions runiques, par exemple dans les pierres de Thordrup et de Sjöring en Thyland, où on l'écrit ᚼᛁᛰᚦᛁᚴᛁ et ᚼᛁᛘᚦᛁᚴᛁ (R 216, 218), séparé quelquefois en deux mots, comme à une pierre trouvée à Hällestad en Scanie: ᚼᛁᛘ:ᚦᛁᚴᛁ, et dans une autre du même endroit (R 184): ᚼᛁᛘ:ᚦᛅᚴᛁ hém þagi; par cette dernière orthographe il est clair que le mot, comme quelques-uns l'ont prétendu, ne peut être lu heimþíngi.[2]

ᛋᚢᛁᚾᛋ Svéns ou Sveins, génitif du nom propre masculin Sveinn, Suénon. Ce nom d'homme très habituel est dans plusieurs inscriptions runiques écrit au nom. et à l'ac-

---

[1] Örvarodds Saga c. 3, Fornaldar Sögur Norðrlanda, ed. Rafn, II 171. — Hervarar Saga c. 16, ib. I 492. Ant. Russes I 97, 195. — Finnboga Saga ramma c. 21. — Grönlands historiske Mindesmærker II 500. — Snorra Edda I 458. [2] Cfz Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed II 246 not. 2; Egilsson, Lex. poët. p. 313.

cusatif ᛋᚢᛁᚾ ou ᛋᚢᛅᛁᚾ. On pense sans doute ici au célèbre Suénon à la barbe fourchue.

ᛂᚠᛏᛁᚱ EFTIR ou AIFTIR, après, préposition qui régit l'accusatif; on peut bien admettre que la rune ᛂ équivaut ici à ᛅᛁ, tout comme on trouve le même mot écrit dans les inscriptions de Karlevi et de Grendsteen (R 178, 206), où il y a à lire ᛅᛁᚠᛏᛁᚱ. Du reste ce mot paraît écrit aux inscriptions runiques de plusieurs manières différentes, le plus souvent comme aft, aftir, eft, eftir.

ᛂᚱᛁᚴ ERIK, EIRIK ou AIRIK, nom propre en accusatif de Eiríkr; on rencontre ce nom écrit ᛅᛁᚱᛁᚴᚱ dans plusieurs inscriptions (voir par exemple B 243, 248).

ᚠᛁᛚᛅᚴᛅ FÈLAGA, accusatif de fèlagi, compagnon, primitivement celui qui a réuni son argent avec celui d'un autre, de manière à s'associer de pair avec lui pour le gain et la perte (fèlag, compagnie, dérive de *fè* et de *leggja*). Le mot paraît dans plusieurs inscriptions trouvées en Scanie (W 169, 182; B 1163, 1170; R 180, 182): ᚠᛁᛚᛅᚴᛅ; dans la pierre d'Aarhus (R 39): ᚠᛂᛚᛅᚴᛅ; dans une pierre à la paroisse d'Åsarp dans la Gothie occidentale (B 975): ᚠᛅᛚᛅᚴᛅ; et dans une autre à Hobro (W 282): ᚠᛦᛚᛅᚴᛅ.

ᛋᛁᚾ SINN, pron. poss. (sinn, sín, sitt), accusatif singulier et masculin.

ᛁᛅᛋ IAS, qui, relatif indéclinable, écrit ailleurs en as et is (es); forme plus moderne iar, ar et ir (er). La forme iar est à lire dans plusieurs inscriptions (p. ex. à B 957, 839, 882, 886; L 1346; R 39); on trouve également assez souvent les anciennes formes as et es (W 147, Mém. 45-49 p. 341; R 185, 216, 218, 225 et d'autres); la forme ias, qu'on rencontre ici, doit être regardée comme l'ancienne forme d'iar.

ᚢᛅᚱᚦ VARÞ, devint, imparfait de verþa (verþ, varþ-urþum, orþit), en suédois: varda, varder, vardt, au pluriel

vordo, vorden; en danois: vorde, vorder, vorden; dans le dialect anglien: vorde, ver, vur, vurn.[1]

ᛏᛆᚢᚦᚱ DAUÞR, mort, adjectif; **verþa dauþr**, le même mot que *deyja*, mourir, paraît très souvent, comme dans Atlamál 98 où on lit: „dauþr varþ inn húnski"; dans le Íslendíngabók d'Are frode: „áþr Haraldr. enn hárfagre yrþi dauþr"; dans les livres de la législation islandaise Grágás et Járnsíða: „ef maþr verþr dauþr"[2]; encore dans la loi de Scanie (I 4), dont quelques-uns des anciens manuscrits nous offrent: „Dör kunu", mais d'autres en ont: „Uarþar kunæ döþ"; dans celle qui est écrite en runes (Arna-Magn. nº 28 in 8vo, que l'on rapporte au 14e siècle): ᚢᛆᚱᚦᛆᚱ; ᚴᚢᚿᛆ; ᛑᚯᚦ; même en danois moderne on rencontre „vorder död"; de même en plusieurs inscriptions runiques, telles que B 248, 305, 769; Mém. 45-49, p. 337-51; R 39, 164, 168, 175, 189.

ᚦᚭ þo ou þÁ, alors, à cette époque, adv., est écrit de même dans la pierre d'Aarhus (R 39) et dans plusieurs autres, ou aussi ᚦᛆ (B 271).

ᛏᚱᛂᚴᛁᛆᚱ DRENGJAR, nominatif pluriel de **drengr**, garçon, jeune homme, homme vaillant; on le rencontre également dans une pierre à la paroisse de Runtuna en Södermanland (B 802): ᛋᚿᛁᛆᛚᛁᚱ ᛏᚱᛁᚴᛁᛆᚱ snjallir drengjar: dans une autre pierre de Bjälbo dans la Gothie occidentale (B 889) on trouve seulement: ᛏᚱᛁᚴᛁᛆᛦ, où il est question des domestiques d'un paysan, tandis que dans la présente inscription on a probablement en vue les guerriers au service d'un certain chef. Quant à la signification du mot, Skáldskaparmál nous donne des renseignements exacts[3]: „Drengir heita úngir menn búlausir, meðan þeir afla sèr fjár eða

---

[1] F. Hagerup, Om det danske Sprog i Angel, p. 76. [2] Edda Sæmundar II 481. — Íslendínga Sögur I 6. — Fornm. Sögur III 28. — Grágás, Arfaþáttr, c. 8, Vígslóþi c. 61; Járnsíða, Erfðatal c. 18. [3] Snorra Edda I 530.

orðstír; þeir fardrengir, er milli landa fara; þeir konúngs drengir, er höfðíngjum þjóna; þeir ok drengir, er þjóna ríkum mönnum eða bóndum; drengir heita vaskir menn ok batnandi"; cette citation nous apprend que le mot s'applique spécialement à des hommes vaillants et à ceux qui par leur propre travail se font une carrière.

ᛋᛅᛏᚢ SÁTU, 3ᵉ personne plurielle de l'imparfait de sitja (sit, sat, setit), être assis.

ᚢᛘ UM, de, préposition régissant l'accusatif, la même que of qui est regardée comme une ancienne forme répondant au latin *ob*; sitja of, sedere ob, obsidere; sitja um ou setjask um, assiéger; de la umsát, signifiant siége.

ᚼᛅᛁᚦᛅ ᛒᚢ HAIÞABY, accusatif de Haiþabýr ou de Haiþabœr, ancien nom de la ville de Slesvig. Dans un fragment d'une pierre d'Aarhus (voir Worm, Addit. p. 19) on lit le même nom épelé ᚼᛁᚦᛅᛒᚢ, où ᛁ répond à ᛅᛁ dans l'inscription dont il est question ici, ou à ei, tel qu'on trouve le mot écrit dans les manuscrits islandais. Il y a bien au Jutland septentrional trois villages du même nom de Hedeby, savoir deux dans les paroisses de Skiern et de Stavning au bailliage de Ringkiöbing, et le troisième à la paroisse de Ringgive au bailliage de Veile, mais ce sont là des villages peu importants et fondés en outre plus tard, de sorte qu'il est tout probable que cette inscription runique à Aarhus a aussi en vue Heiðabœr ou Slesvig.

Passons maintenant aux pals fondus (*samstave*), à chacun desquels un mot est gravé, et commençons par le premier à gauche.

ᛁᛅᚿ IAN, mais, conj. advers., en islandais en, est souvent dans les inscriptions runiques écrit par ᛁᚿ (voir B 376, 414; R 193, 232), plus tard par ᛅᚿ (B 89, 409), mais aussi assez fréquemment comme ici par ian, ce qu'on voit par exemple dans une pierre de Husby en Upland (B 248) et dans l'inscription de Tirsted en Loland (R 189).

ᚼᛅᚿ HAN*n*, lui, pron. pers. masculin.

ᚢᛅᛋ VAS, var, était, imparfait du verbe auxiliaire vera (es, er, em; vas, var-vorum; verit); les anciennes formes es et vas paraissent aussi fréquemment dans les manuscrits islandais, et la deuxième personne du présent þú est, du est, encore dans la poésie danoise et dans le discours solennel.

ᛋᛏᚢᚱᛁᛘᛅᚦᚱ STYRIMAÞR, celui qui dirige le cours du navire, terme équivalant à skipstjórnarmaðr, chef du navire, commandant. Ce mot composé a été employé sur les deux pals suivants, et pour cause de clarté on a intercalé entre eux la rune ᛁ. Le cinquième pal fondu, reproduit dans le dessin nouveau qui s'accorde avec l'ancien, présente une particularité paléographique qu'il faut relever à part. Au premier regard on s'imagine que le graveur de runes a mis ᛘᛅᛏᚱ au lieu de ᛘᛅᚦᚱ, erreur de gravure qu'on hésite à lui attribuer. Nous sommes d'avis néanmoins qu'il n'en est point ainsi. Le signe de ^ qui surmonte le ᚱ, servirait ici peut-être, non comme sur le pal précédent à désigner la rune de ᛏ, mais seulement à représenter un signe servant à indiquer que le caractère final placé tout au-dessous doit être lu comme s'il était double, savoir d'abord séparément la courbe seule désignant ᚦ, et ensuite la courbe avec la barre transversale en dessous: ᚱ, de sorte qu'on a ici, comme dans d'autres inscriptions runiques (B 414, 498, 886), le mot justement orthographié maþr. Cependant on pourrait encore s'imaginer que le graveur de runes a par les deux barres transversales voulu désigner ᛅ, savoir ᛅ ᚦ, c'est-à-dire qu'il a gravé le mot mannr entièrement comme dans la pierre de Skiern dans le Jutland septentrional (R 205) où on lit ᛘᚦᛅᚱ, mais plus tard il a réfléchi que ce caractère pourrait être sujet à un malentendu, ce qui a fait ajouter en haut la deuxième barre transversale de ᛅ, qui doit être gravé plus faiblement, puisqu'il n'a point été reproduit dans l'une des images. Le mot stýrimaþr se trouve souvent dans les anciens manuscrits islandais, de même que dans plusieurs

pierres runiques; dans une pierre, par exemple, dans la paroisse d'Ärntuna en Upland (B 498), le mot est figuré entièrement comme ici; dans une autre pierre de la paroisse de Rasbo également en Upland (B 416), au gén. ᛋᛏᚢᚱᛁᛘᛅᚿᛋ.

ᛏᚱᛂᚴᛦ DRENGR, jeune homme. Ce mot a été gravé sur le dernier pal fondu. La ponctuation en a probablement été ajoutée à une époque postérieure. On y a encore ajouté, dans une ligne séparée, les deux mots suivants:

ᚼᛅᚱᚦᛅ HARÞA, beaucoup, particulièrement, adv., formé de harþr, différent de harþla, dérivé par contraction de harþliga, et paraissant fréquemment dans les anciens manuscrits islandais, tout comme dans les pierres runiques. On rencontre aussi la forme arþa (B 850): drengr arþa góþr.

ᚴᚢᚦᚱ GÓÞR, bon, adjectif.

Pour cause de clarté nous reproduisons ici toute l'inscription:

× ᚦᚢᚱᛚᚠ × ᚱᛁᛋᚦᛁ × ᛋᛏᛁᚾ × ᚦᚭᚾᛋᛁ × ᚼᛁᛘᚦᛁᚴᛁ ×
ᛋᚢᛁᚾᛋ × ᛂᚠᛏᛁᚱ × ᛂᚱᛁᚴ × ᚠᛁᛚᛅᚴᛅ × ᛋᛁᚾ × ᛁᛅᛋ ×
ᚢᛅᚱᚦ × ᛏᛅᚢᚦᚱ × ᚦᚭ × ᛏᚱᛂᚴᛁᛅᛦ × ᛋᛅᛏᚢ × ᚢᛘ ×
ᚼᛅᛁᚦᛅ × ᛒᚢ × ᛁᛅᚾ × ᚼᛅᚾ × ᚢᛅᛋ × ᛋᛏᚢᚱᛁ × ᛘᛅᚦᚱ ×
ᛏᚱᛂᚴᛦ × ᚼᛅᚱᚦᛅ × ᚴᚢᚦᚱ ×

Transcrite en caractères latins, elle nous offrira ce qui suit:

ÞURLF RISÞI STIN ÞONSI HIMÞIGI SVINS EFTIR ERIK FELAGA SIN IAS VARÞ DAUÞR ÞO DRENGIAR SATU UM HAIÞABY IAN HAN VAS STYRIMAÞR DRENGR HARÞA GUÞR

Selon l'orthographe habituelle de l'ancien nordique:

þorleifr reisti stein þannsi, heimþegi Sveins, eftir Eirík, fèlaga sinn, jas varþ dauþr, þá drengjar sátu um Haiþabœ; ian hann vas stýrimaþr, drengr harþa góþr.

Thorleif, habitant la maison de Suénon, érigea cette pierre en l'honneur de son frère d'armes Érik, qui périt lorsque les guerriers mirent le siége devant Hedeby; mais il était capitaine de navire et très vaillant guerrier.

Pour déterminer de quelle période nous provint cette inscription, il y aura plusieurs points à prendre en considération. Les cérémonies funèbres accompagnant les obsèques parmi les payens, ne furent pas tout de suite abolies partout dans le pays, à l'introduction du christianisme. Dans l'inscription il s'agit d'un siége qu'on a fait subir à Hedeby, et l'on sait que du temps de Suénon Estridson un assaut fut livré à cette ville. La gravure des runes sur la pierre se maintenait en plusieurs lieux ici dans le Nord longtemps après l'abolition du paganisme. En Suède, où l'on rencontre le plus grand nombre de ces inscriptions, la plupart en datent du temps du christianisme. Tant qu'on n'avait, pour s'en éclaircir, d'autres données que celles que nous offraient cette inscription et le lieu où on l'a trouvée, la détermination en devait être assez douteuse. Heureusement le rapport s'est maintenant beaucoup changé à cet égard. Les runes pointées, telles que ᚽ et ᚶ qu'on rencontre ici, nous renvoient généralement à une période postérieure; mais remarquons toujours que les marques servant à faire la distinction de la valeur phonique des lettres rapprochées, par exemple dans cet endroit à distinguer **i** d'avec **e**, et **k** d'avec **g**, étaient faciles à ajouter, et il n'est sans doute pas rare qu'à une époque postérieure, où on avait encore l'usage de faire des inscriptions en runes, on les ait ajoutées à d'anciennes inscriptions. L'apparition n'en est donc pas toujours un indice infaillible d'une époque plus récente. Si maintenant il nous est per-

mis d'admettre que Suénon à la barbe fourchue a été mentionné dans l'inscription, l'époque de celle-ci est alors déterminée, et le nommé Érik, en l'honneur et en souvenir duquel le monument a été érigé, a probablement été un des hommes attachés à la cour de Suénon tiuguskegg.

MONUMENT ÉRIGÉ EN SOUVENIR DE SKARDE PAR LE ROI SUÉNON A LA BARBE FOURCHUE.

Au midi du village de Bustrup, situé également dans la paroisse de Haddeby, à un quart de lieue au sud-ouest de la ville de Slesvig, on trouva en 1857 une troisième pierre runique au pied d'un tumulus, tout près du vieux chemin conduisant à Rendsborg, à environ 480 pas au midi de Danevirke, et il y en a qui par cette raison ont appelé la pierre du nom de ce boulevard, bien qu'on n'ait voulu, par cette appellation, désigner aucun rapport entre eux. Le chef du département du culte et de l'instruction au ministère du duché de Slesvig, M. le conseiller d'état F. A. Regenburg, fit part à notre Société, peu de temps après la trouvaille, d'une copie de l'inscription qu'il accompagna de renseignements ultérieurs sur la pierre et le lieu où elle fut trouvée; il nous fit parvenir ensuite un dessin fait avec grand soin de la dite pierre le 30 juillet 1857, par M. L.-A. Winstrup, architecte royal, et M. Regenburg qui était présent sur les lieux lorsqu'on en fit ce dessin, en a examiné la copie avec soin et en a fait la vérification. Le chef du département nous rendit encore un autre service, qui mérite bien d'être signalé. Aux communications bien venues que nous lui devons, il joignit la bienveillance de nous prêter, dès que les rapports le lui permirent, divers documents et pièces d'appui concernant la trouvaille de la pierre et l'acquisition publique du tumulus, près duquel elle fut trouvée et dont le sommet nous la montre érigée maintenant pour être conservée et transmise à

l'avenir. Un extrait de ces documents a été admis dans l'article détaillé, inséré aux Annales de l'archéologie du Nord.

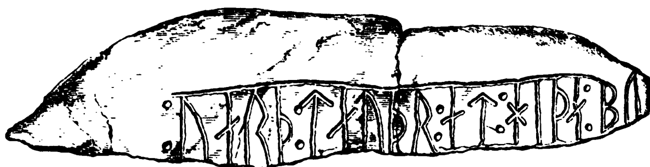
L'inscription fut découverte par le tailleur de pierre Claus P. Petersen, à qui le petit propriétaire Frenz Tams de Bustrup avait permis d'enlever la pierre située à bas d'un talus sur la grande chaussée, au pied du dit tumulus. Il y avait autrefois, de l'autre côté de la chaussée, un autre tumulus qui a maintenant été aplani, et l'on raconte qu'en y faisant à son temps des fouilles, une urne y fut trouvée, et en outre, une épingle en or, le fragment d'un sceptre (?) et plusieurs objets datant de l'antiquité reculée. Ces deux tumulus dont l'un a été conservé, sont nommés Tvöberg ou Tveberg. Celui qui en fit la découverte, comprit aussitôt que cette pierre était d'une valeur toute particulière; il la fit par conséquent transporter à la maison de son père, près de „Bustorfer Brücke" entre Friederichsberg et Bustrup; il l'offrit ensuite au gouvernement pour qu'on en fit la conservation de préférence dans le lieu même où elle avait été trouvée. Il plut alors à S. M. le Roi d'approuver par une résolution datée du palais de Christiansborg, le 31 août 1857, la proposition que lui avait faite à cet égard le ministère, et par suite de ses dispositions, le tumulus au pied duquel la pierre avait été trouvée, fut acheté au propriétaire du fonds, à raison de 100 risdales en argent du pays, et pour reconnaître les soins avec lesquels ce dernier avait veillé à la conservation de ce monument, la somme de 50 risdales lui fut allouée en récompense de sa peine et en indemnité de la cession de la pierre au gouvernement; on le chargea en outre, selon sa proposition, du soin de faire ériger la pierre d'une manière convenable au haut de la colline, conservée maintenant comme bien de l'État, et pour sa peine à cet égard, on lui fit payer 40 risdales. Dans le titre de propriété relatif au dit tumulus, il a été arrêté que toutes les contributions communales et royales, les présentes comme

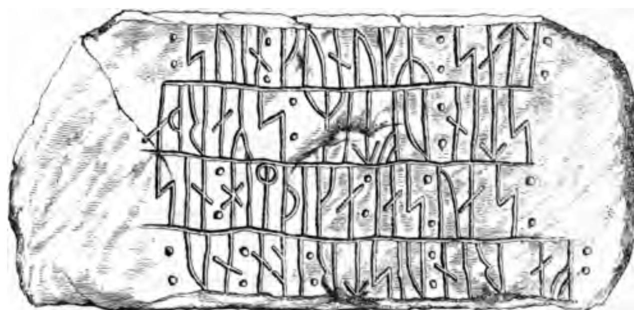
celles à l'avenir, affectées au terrain aliéné, resteront à charge du fonds du vendeur et seront à tout temps acquittées par le propriétaire du bien, qui a fait la cession du dit tumulus. La préfecture de Gottorp fit connaître au ministère, sous la date du 9 mars 1858, que la pierre runique avait été érigée au haut du tumulus sur un fondement de pierre et appuyée contre une muraille de briques qu'on y avait maçonnée; le rapport ajouta que le tout avait été bien fait et d'une manière convenable. Pour la mettre à l'abri des intempéries de la saison pendant l'hiver, une couverture a été posée sur l'inscription de manière à empêcher le froid rigoureux d'y faire atteinte. C'est pour tous les amis de l'archéologie et de l'antiquité une satisfaction de remarquer les soins avec lesquels cette pierre a été conservée à la postérité, comme un monument dont tout homme non prévenu reconnaît avec joie la haute portée historique.

Cette pierre runique est d'un granit rougeâtre, large de 6 pieds et élevé de 3; la plus grande épaisseur d'en haut où sont les runes, et celle du côté extérieur sont de 14 pouces. L'inscription a été faite sur cinq raies séparées et enchassées entre des lignes bien gravées; les quatre en sont sur le devant, et le cinquième en est en haut. Elle va *βουστροφηδὸν* toutes les cinq raies en commençant par la ligne supérieure sur le devant. Les runes sont d'une élévation de 7 jusqu'à 9″.

Cette inscription ne présente pas, comme les deux autres trouvées auparavant dans cette contrée et décrites ici, de difficultés à l'égard de la langue et des caractères, et il n'y a rien d'incertain. Tout homme et toute femme du menu peuple en Islande, où notre ancienne langue danoise est encore usitée, et chacun de tous ceux qui dans le reste du Nord scandinave ont commencé à s'appliquer à l'étude de l'ancienne langue de nos ancêtres, auront de la facilité à en comprendre le sens et à en entendre chaque mot.

Pour ceux qui n'ont pas encore trouvé occasion de se vouer à l'étude de l'ancienne langue du Nord, nous ferons





l'analyse de cette inscription, comme nous l'avons fait des précédentes, en en expliquant les mots particuliers.

ᛋᚢᛁᚾ Svénn ou Sveinn, nom d'homme.

ᚴᚢᚾᚢᚴᛦ kunugr, c'est-à-dire konungr, roi; ᚾ est omis devant ᚴ selon l'orthographe souvent usitée dans les inscriptions runiques, comme on le voit par exemple dans le même mot gravé dans les deux pierres de Jellinge (AnO 52 p. 307, 318), dans la pierre de Stedje à la paroisse d'Indre (R 226), et dans la pierre d'Aarhus au nom pluriel ᚴᚢᚾᚢᚴᛅᛦ (AT 52-54 p. 390; R 39-40), de même que dans une pierre à Råda dans la Gothie occidentale (B 989); en outre dans d'autres mots, comme à la pierre antécédente ᛏᚱᛁᚴᚱ, drengr. Le mot anglosaxon cyning répond à l'ancienne forme nordique.

ᛋᛅᛏᛁ satti, posa, 3e personne singulière de setja (set, satta v. setta-sattum v. settum, satt v. sett), qui paraît fré-

quemment dans les inscriptions runiques au singulier, tout aussi bien qu'au pluriel.

ᛋᛏᛁᚿ sten ou stein, pierre, accusatif singulier de **steinn**.

ᚢᚠᛏᛁᚱ uftir, oftir, öftir ou yftir, préposition employée ici avec accusatif. On rencontre quelquefois la forme de ᚢᚠᛏ, comme dans W 147, 182; plus souvent ᚢᚠᛏᛁᚱ ou ᚢᚠᛏᛁᛦ, comme dans R 180, 207; il en est de même de ᚬᚠᛏᛁᛦ, comme dans B 484, 547, qui tous les deux nous présentent le même mot écrit ᛆᚠᛏᛁᛦ; et ᛦᚠᛏᛁᚱ, comme dans L 726, W 248; on trouve même ᛦᚠᛏᛁᛦ, voir B 949, où la rune ᛦ s'emploie à la fois pour la voyelle ō ou y et pour le r final.

ᛋᚴᛆᚱᚦᛆ Skarþa, Skarde, nom d'homme, au nominatif **Skarþi**, qui appartient aux noms plus rares, et qui a probablement été d'abord un surnom, formé du verbe **skera** (sker, skar, skorit), signifiant par conséquent homme qui tranche ou qui fend. **Skarði**, identique à skarðr, paraît parmi les dénominations d'épées ou de glaives employées dans Skáldskaparmál[1]. Le poète islandais Kormak Ögmundson fait entrer ce mot dans trois de ses stances, dans l'une avec la désignation plus précise de „skerjarðar skarði", tranchant la terre des écueils, c'est-à-dire le coupeur ou le fendeur de la mer, circonlocution servant à désigner le marin expérimenté et intrépide. Il est probable que le poète par ces stances adresse la parole à son frère Thorgils en l'appelant Skarde, et l'on a prétendu qu'il portait ce surnom parce qu'on raconte dans la saga de Kormak[2] que ces frères faisant des campagnes en Irlande, en Bretland (Wales), en Angleterre et en Écosse, ont les premiers fondé Skardaborg, qui est le présent Scarborough sur la côte de Cleveland (Kliflönd) dans la

---

[1] Snorra Edda I 565, II 476, 560. Skarði pourrait aussi être formé du verbe skarða, skerða, faire atteinte à, diminuer, et désigne celui qui par des coups ébrèche les armes des ennemis. [2] c. 18, 19, 27, ed. Arna-Magn. p. 166-72, 242; cfr. Egilsson, Lex. poët. p. 719.

partie septentrionale de Yorkshire: „þeir settu fyrst virki þat, er heitir Skarðaborg”. Cependant il faut faire remarquer que la campagne faite par ces deux frères en Angleterre, fut entreprise vers l'an 966, et que Skardaborg est cité plus tôt dans les rapports que nous transmettent les anciennes sagas du Nord, où l'on raconte que les fils de Gorm le vieux, Kanut et Harald, dans une expédition en Northumberland furent défaits par le roi Adalbert au nord de Kliflönd, mais qu'ils descendirent ensuite sur la côte près de Skardaborg, où ils remportèrent la victoire, et que de là ils comptaient se rendre vers le sud jusqu'à Jorvik, mais pendant qu'ils nageaient tous deux, un jour où il faisait bien chaud, entre les navires avec leur équipage, sans prendre garde à eux, il arriva du monde du haut du pays, et quand ces hommes tirèrent sur eux, Kanut Danaast fut tué d'un coup de flèche. Il faut que cet événement ait eu lieu environ 936; Skardaborg est mentionné encore plus tard, en 1066, lorsque Harald le sévère mit le feu à la ville[1]. On rencontre quelquefois Skarði employé en sobriquet, mais dans un autre sens; il en fut ainsi au 13e siècle, où Thorgils Bödvarson, fils du neveu de Snorre Sturlason, portait ce surnom[2]. En rétrogradant encore plus loin dans l'antiquité, nous rencontrons le nom de Skarði, mais employé comme nom d'homme proprement dit, appartenant à une personne historique, dont nous aurons à faire mention ici. Le nom ᛋᚴᛅᚱᚦᛁ au nominatif paraît également dans une inscription runique, savoir sur la pierre de Testby, datant de la première époque chrétienne à la paroisse de Vårfrukyrka en Upland (B 614, L 721). Nous le trouvons aussi comme faisant partie de deux noms de lieu, dans le Jutland méridional même, ce qui est assez remarquable, savoir: en Skardelund, ferme de paysan à la paroisse de Sterup, du district de Ny Herred dans le bailliage de Flensborg, et en Skardeböl,

[1] Fornmanna Sögur I 117; VI 405. [2] Sturlúnga Saga II 243-52; III 60-293.

village à la paroisse d'Enge du district de Kiær dans le bailliage de Tönder.

ᛋᛁᚿ SINN, son, pronom possessif (sinn, sín, sitt), accusatif.

ᚼᛁᛘᚦᛁᚴᛅ HEIMÞEGA, habitant sa maison, accusatif, voir plus haut p. 390-91.

ᛁᛅᛋ IAS, qui, pronom relatif, indéclinable, voir plus haut p. 392.

ᚢᛅᛋ VAS, était, imparfait du verbe auxiliaire et neutre, vera, voir plus haut p. 395.

ᚠᛅᚱᛁᚿ FARINN, parti, qui s'en était allé, participe passé du verbe fara (fer, fór-fórum, farit), terme qui paraît aussi fréquemment dans des inscriptions runiques (B 746, 802; Mém. 46-49 p. 345 et en beaucoup d'autres endroits).

ᚢᛁᛋᛏᚱ VESTR, vers l'ouest, adverbe; dans les pays occidentaux, savoir aux îles britanniques. L'ancien code islandais, connu sous le nom de Grágás[1], nous renseigne sur le vrai sens de *Vestrlönd*, situé au nord de Valland (signifiant la France), c'est-à-dire: l'Angleterre, le Bretland, l'Écosse, l'Irlande et les Sudreyjar (ou Hébrides). Cette pierre sera donc à joindre à celles, dont les inscriptions nous font mention de l'Occident, et dont j'ai rendu compte aux Mémoires des Antiquaires du Nord 1845-1849, p. 331-52, dans l'article intitulé „Runic Inscriptions in which the Western countries are alluded to".

ᛁᚭᚿ ION, mais, conjonction adversative.

ᚿᚢ NÚ, maintenant, adverbe.

ᚢᛅᚱᚦ : ᛏᛅᚢᚦᚱ VARÞ DAUÞR, mourut, voir plus haut p. 393.

ᛅᛏ AT, en, préposition régissant ici le datif.

ᚼᛁᚦᛅ : ᛒᚢ HÉÞABY ou HEIÞABY.

L'orthographe du nom que porte la pierre précédente, ᚼᛅᛁᚦᛅᛒᚢ, met en évidence que le sculpteur de ces runes a

[1] Grágás, Vígslóþi, c. 101, ed. Arna Magn. II 141.

par le caractère ᛁ voulu exprimer le son d'é ou d'ei, qui est le même son que nous désigne l'écriture islandaise. Aussi dans l'autre pierre, les deux mots dont le nom est composé, sont, selon les anciennes copies, séparés par un point de distinction.

Nous repoduisons ici l'inscription arrangée selon l'ordre dans lequel les mots se succèdent:

: ᛋᚢᛁᚾ : ᚴᚢᚾᚢᚴᛦ : ᛋᛅᛏᛁ : ᛋᛏᛁᚾ :
ᚢᚠᛏᛁᛦ : ᛋᚴᛅᚱᚦᛅ : ᛋᛁᚾ : ᚼᛁᛘᚦᛁᚴᛅ :
ᛁᛅᛋ : ᚢᛅᛋ : ᚠᛅᚱᛁᚾ : ᚢᛁᛋᛏᚱ : ᛁᚢᚾ :
ᚾᚢ : ᚢᛅᚱᚦ : ᛏᛅᚢᚦᚱ : ᛅᛏ : ᚼᛁᚦᛅ : ᛒᚢ :

En caractères lapidaires de l'alphabet latin:

SVIN KUNUGR SATI STIN UFTIR SKARÞA SIN HIMÞIGA IAS VAS FARIN VESTR ION NU VARÞ DAUÞR AT HIÞA BU.

Selon l'orthographe plus récente de la langue nordique:

Sveinn konúngr satti stein eftir Skarþa, sinn heimþega, es vas farinn vestr en nú varþ dauþr at Heiðabý.

Le roi Suénon érigea cette pierre en l'honneur de Skarde habitant sa maison, qui était allé dans une expédition aux pays de l'Occident, mais qui décéda maintenant à Hedeby.

Le lieu où cette inscription runique a été trouvée et sa qualité spéciale nous prouvent clairement qu'elle appartient à Suénon à la barbe fourchue, et font supposer que la pierre trouvée à Krossberg doit également être du temps de ce roi.

A la description donnée ici de ces pierres et à l'édition de leurs inscriptions, nous ajouterons encore des extraits de deux récits de sagas, qui révèlent, ce nous semble, des traits dignes de fixer l'attention, et qui renferment en outre deux échantillons de langue danoise datant de la même époque, que nous avons reproduits déjà autrefois dans la grande collection des sagas historiques, mais dont nous supposons que la répétition ici sera agréable à ceux qui s'intéressent à l'étude archéologique.

SÉJOUR DE THORLEIF IARLASKALD CHEZ SUÉNON A LA BARBE FOURCHUE.

Hedeby était déjà au 9e siècle une ville populeuse et une place commerçante assez considérable; par sa situation favorable elle augmenta en importance et en prospérité pendant les temps suivants, surtout quand le roi vint y établir sa résidence pour plus longtemps. Pendant le vivant de Gorm le vieux, Harald Gormson venait sans doute assez souvent y établir son séjour, comme le faisait également sa mère Thyre Danabot, et plus tard les circonstances exigeaient même souvent sa présence dans cette ville, pour qu'il veillât à la défense de la limite méridionale du pays.

L'Islandais Gunnar Hamundson de Hlidarende en Fliótshlid au midi du pays entreprit avec son frère Kolskegg un voyage à l'étranger, et fit une expédition de flibustier dans l'Orient. Après y avoir recueilli un butin très considérable, il dirigea l'an 973, sa course avec dix navires vers Hedeby en Danemark, til Heiðabœjar í Danmörk. Le roi Harald Gormson était alors dans l'intérieur du pays. On l'informa de l'arrivée de Gunnar, qui, disait-on, n'avait pas son pareil en Islande. Le roi envoya l'inviter à passer chez lui. Gunnar se rendit aussitôt chez le roi, qui l'accueillit fort bien et le fit asseoir à côté de lui. Gunnar y resta maintenant un mois entier. Le roi se plaisait à lui faire essayer plusieurs

exploits, et il n'y avait personne de l'entourage du roi qui en tours d'adresse fût capable de se mesurer avec lui. Le roi Harald se prit d'affection pour Gunnar, et lui offrit même de lui faire contracter un bon mariage et de le mettre à la tête d'une administration, s'il voulait rester dans le pays auprès de lui. Gunnar exprima au roi sa reconnaissance de la bonne offre qu'il lui fit, mais il lui dit que son intention était de se rendre en Islande pour y visiter ses amis et ses parents. „Alors," lui répondit le roi, „tu ne reviendras jamais chez nous". — „Il faut laisser au sort d'en décider", repartit Gunnar. Avant de s'en aller, Gunnar fit présent au roi d'un navire et de plusieurs effets. Le roi à son tour lui fit cadeau d'un habit de fête de drap écarlate, d'une paire de gants ourlés d'un liséré en or, d'un ruban à ceindre le front orné d'un bouton d'or, et d'un chapeau de Garda-rike (chapeau *gerzk*)[1]. Gunnar fit ensuite voile vers le nord jusqu'à Hisingen, et après avoir passé l'hiver suivant chez Hakon iarl à Thrandheim, il s'en retourna en Islande, où il vivait encore seize ans, comme un des hommes les plus considérés du pays. Ce rapport nous fait voir comme les Islandais furent bien accueillis à la cour des rois de Danemark.

Peu d'années plus tard, probablement depuis 977 jusqu'en 981, nous rencontrons un autre Islandais distingué, nommé Thorvald, fils de Kodran Eylifson de Gilio à la vallée de Vatnsdal, dans la partie septentrionale de l'île, chez le fils du roi, Suénon à la barbe fourchue, qui l'avait reçu dans sa garde et en avait fait son ami intime, de manière qu'il l'accompagnait dans ses expéditions et ses campagnes en Angleterre, où ce Thorvald par sa bravoure et la noblesse de ses sentiments acquit un nom très distingué. Un jour il

---

[1] *gerzk* veut dire de Gardarike. Quant à la visite de Gunnar chez le roi Harald à Hedeby, voir le saga de Nial, ch. 31, aux Antiquités Russes II 245.

sauva même le roi du danger d'être fait captif. Il faut faire remarquer ici que Suénon reçut déjà à cette époque le nom de roi de la part de ses gens, selon l'usage suivi alors par les vikingues scandinaves. La saga nous fait ici un tableau très détaillé des bonnes grâces gagnées par cet Islandais, et de la grande faveur dont il jouissait auprès de Suénon à la barbe fourchue. Pendant son séjour en Angleterre, il eut la meilleure occasion de connaître à fond le christianisme, et au dire de la saga, il fit plusieurs preuves de ces sentiments tout chrétiens. Tout porte à croire qu'il accompagna Suénon dans son retour en Danemark et jusqu'à Hedeby, où ce dernier, comme nous l'apprenons par les inscriptions runiques, avait quelquefois sa résidence. Il y avait déjà longtemps que le christianisme avait fait sa première entrée en Danemark et y avait jeté ses premières racines. Une église avait été construite dans cette ville, il y avait déjà 130 ans; ce fut en 851 [1], dix années entières avant la découverte de l'Islande par Gardar le Sélandais. Si l'on considère ce qui, dans l'espace de temps écoulé depuis cet événement, s'était passé ici dans le Nord, et les efforts zélés développés pour répandre le christianisme, on comprendra que la doctrine nouvelle a dû avoir un nombre d'adhérents assez grand, et que dans l'intérêt de l'oeuvre de la mission, des visites de plusieurs prédicateurs de la foi ont eu lieu dans la partie méridionale du Danemark, nommément à Hedeby, à l'époque où Thorvald était au service de Suénon et quand il fut de retour sur le continent de sa campagne en Angleterre. Il y reçut le baptême de l'évêque saxon Frédérik, qui à son invitation partit la même année, en 981, avec lui pour l'Islande, pour y prêcher également la foi chrétienne. [2] Thorvald appartient à ces Islandais de l'antiquité qui sont les plus connus ici

---

[1] Remberti Vita Ansgarii, ch. 24. [2] Söguþáttr af Þorvaldi Kodránssyni víðförla c. 2, Húngrvaka ed. Arna-Magn. p. 262-72; Kristni Saga p. 2; Biskupa Sögur I 35 et plusieurs autres lieux.

dans le Nord. La propagation et l'entretien de sa grande célébrité sont dues en grande partie au ravissant poème danois du poète norvégien, que nous avons appris pendant notre enfance, que nos enfants apprennent et que nos arrière-neveux continueront d'apprendre jusqu'à la fin des siècles.

C'est à la même année et aux deux années suivantes, 981-983, après le retour de Suénon en Danemark, qu'il nous faut rapporter l'époque de la visite et du séjour que fit chez lui l'Islandais dont nous allons faire mention.

Asgeir raudfeld, propriétaire de Brekka dans la vallée de Svarfadardal au nord de l'Islande, avait avec sa femme Thorhilde trois fils, Helge le valeureux, Olaf völubriótr et Thorleif, dont les deux derniers étaient jumeaux. Thorleif se signala de bonne heure par son adresse et son activité; il excellait surtout dans toutes les aptitudes physiques; aussi était-il bon poète. Comme enfant il fut élevé chez son oncle maternel Midfjardar-Skegge de Reykir, qui lui enseigna les sciences de l'antiquité (le sortilége, *fornlig frœði*), où il devint plus savant que tous ses autres contemporains. Sa soeur Ingveld à la joue belle eut des intrigues d'amour avec Liotolf Nefglitason, intendant du district, et plus tard elle fut enlevée par Klaufe Snækollson, ce qui occasionna de longues suites de querelles dans le pays. Secondé par son frère Olaf, Thorleif tua Klaufe, mais Charles le roux s'érigea en vengeur du dernier, et continua ses poursuites avec tant d'ardeur et de persévérance, que Thorleif fut enfin banni du pays. Celui-ci acheta alors à quelques négociants un navire qu'il fit monter de marins qu'il avait engagés. De la part de ses parents il reçut tous les effets dont il croyait avoir besoin, et ayant embarqué toutes les marchandises, il appareilla favorisé d'un vent propice. Il se dirigea vers l'est en Norvége sur Vikin où demeurait alors Hakon Hladaiarl. Y étant arrivé, Thorleif prit terre et fit débarquer tous ses effets. Il se rendit ensuite chez l'iarl pour lui offrir ses

hommages. L'iarl lui fit de nombreuses questions concernant l'Islande, et Thorleif s'empressa d'y répondre. L'iarl voulut ensuite lui acheter ses marchandises, mais Thorleif croyant trouver plus de bénéfices en les rendant à d'autres, les lui refusa. L'iarl se fâcha de ce refus, mais le lendemain matin Thorleif se rendit à la ville marchande, où il s'informa des bons acquéreurs, et dans la journée il conclut le marché avec eux. Dès que l'iarl en eut connaissance, il rassembla ses hommes en grand nombre et se rendit avec eux à bord du navire de Thorleif, dont il fit saisir et lier tous les marins, après quoi il s'empara de tous les effets qu'il y trouva, et y fit mettre le séquestre comme sur des biens lui appartenant. Il livra ensuite le navire aux flammes, et fit pendre les hommes de Thorleif. Se voyant en possession de toutes les marchandises qui avaient appartenu à Thorleif, il les partagea avec ses hommes, et s'en retourna ensuite. Quand vers le soir Thorleif fut de retour, il aperçut les traces de ce qui avait été commis, et s'informa à fond de tout ce qui s'était passé.

Après de tels événements, Thorleif ne désirant plus rester dans le pays, se mit à la recherche d'un navire marchand à bord duquel il fit voile pour le Danemark. Il s'y rendit chez le roi Suénon qui l'accueillit avec bonté; il passa ensuite l'hiver chez le roi. Au bout de quelque temps, il passa un jour devant le roi et lui demanda la permission de lui réciter un poème qu'il avait composé en son honneur. Le roi voulut d'abord savoir si Thorleif était poète. „Vous en serez juge, vous-même," lui dit Thorleif, „lorsque vous aurez entendu le poème". Le roi l'invita alors à le réciter. Thorleif chanta aussitôt un poème de quarante couplets, dont voici le refrain:

Opt með ærnri giptu
öðlíng himins röðla
Jóta gramr hinn ítri
Englandi roðit branda.

Sous les bons auspices de celui
qui commande aux rayons célestes,
le prince des Jutlandais teignait souvent
en rouge les glaives en Angleterre.

Le roi donna de grands éloges au poème, et tous ceux qui l'entendaient en firent de même. C'est à la fois, disaient-ils, bien chanté et récité dignement. En récompense du poème, le roi donna à Thorleif une bague en or de la valeur d'un marc d'argent, et un glaive dont la poignée était ornée d'or de la valeur d'un demi marc; il l'invita ensuite à rester longtemps auprès de lui. Thorleif fit ses remercîments au roi et alla prendre place sur le siége qui lui fut assigné; il passa ainsi quelque temps chez le roi. Cependant la douleur ne tarda pas à venir s'emparer de son esprit de manière qu'il ne se plaisait plus à vider le verre à boire, ni à s'asseoir parmi ses convives. Dès que le roi s'en aperçut, il fit appeler Thorleif et lui dit: „Expliquez-moi, Thorleif, ce que c'est qui te cause tant de chagrin, de manière que tu ne songes guère à suivre les usages chez nous?" Thorleif lui répondit, qu'il avait composé un poème sur Hakon iarl. „Je serai maintenant bien affligé, seigneur!" ajouta-t-il, „si l'on ne m'accorde pas la permission de m'en aller en Norvége afin de faire hommage du poème à l'iarl." — „On ne te refusera certainement pas cette permission," lui répondit le roi, „mais à ton tour il faut que tu nous promettes de revenir au plus vite, car pour tes faits et gestes, nous n'aimons pas à nous séparer de toi." Thorleif promit ce que lui demanda le roi, après quoi il chercha à trouver un navire prêt à faire voile vers le nord jusqu'à la Norvége; il continua sans interruption son voyage jusqu'à Thrandheim. Hakon iarl avait établi sa résidence à Hlade. Après s'être déguisé, Thorleif s'y rendit et demanda à l'iarl la permission de réciter un poème en son honneur qu'il avait récemment composé. L'iarl le lui ayant accordé, il récita le poème

depuis le commencement jusqu'au milieu; il semblait à l'iarl qu'il y avait des éloges sur lui dans chacune des stances, et que les faits glorieux de son fils Érik y avaient également été mentionnés, mais lorsque Thorleif continuait d'aller outre, l'iarl se sentit singulièrement ému, car il lui parut alors que c'était tout autant un pamphlet qu'un poème en son honneur; Thorleif se prit aussitôt à réciter les couplets embrumés, comme on les a appelés. On les trouve au milieu du poème diffamatoire sur l'iarl, et nous en reproduirons ici littéralement la première stance:

þoku dregr upp hit ytra,
el festist hit vestra,
mokkr mun náms af nökkvi
naðrbíngs kominn híngat.

Le brouillard s'assombrit en dehors
et la giboulée s'amoncelle vers l'ouest,
ce n'est pas sans raison que l'obscurité,
causée par la rapine [1], remplit la halle.

Il chanta ensuite le dernier tiers du sirvente diffamatoire qui causa à l'iarl une émotion profonde et horrible. Il faisait obscur dans la salle, et Thorleif qui avait fait bonne fête au repas servi sur la table, se hâta de se sauver par les portes qu'on n'avait point fermées à la clef.

Thorleif fit de nouveau route vers le Danemark et continua sans interruption le voyage jusqu'au roi Suénon, qui l'accueillit à bras ouverts en lui demandant des nouvelles de

---

[1] Naðrs bíngr *le gîte du serpent, c'est-à-dire l'or;* naðrbíngs nám *l'enlèvement de l'or ou la rapine;* mokkr naðrbíngs náms, *l'obscurité épaisse, s'élevant de la rapine, nous parvient par bonne cause;* le poète fait par ces mots allusion à la fumée qui, sortie de l'incendie, produisit l'obscurité profonde.

son voyage. Thorleif raconta tout ce qui s'était passé, et le roi lui dit: „J'allongerai maintenant ton nom, et je t'appellerai dorénavant Thorleif iarlaskald", ce qui signifie Thorleif chanteur des iarls. Le roi chanta ensuite la stance suivante:

STANCE CHANTÉE PAR SUÉNON A LA BARBE FOURCHUE A THORLEIF CHANTEUR DES IARLS:

Greindi þorleifr þrœnda
þengils hroð frá drengjum,
hafa ólítit ýtar
jarls níð borit víða;
Njörðr rèð vestan virðum
vellstœri brag fœra,
brot lands ok galt gæti
gráliga leóns báru.

Thorleif chanta devant les hommes
la rapine du prince des Thrœndes,
l'infamie de l'iarl par le peuple
a été répandue au loin;
le marin porta au grand seigneur
le pire de tous les chants,
au gardien du pays avec énergie
il revalut le pillage du navire.

Ce poème que nous venons de reproduire à la lettre, a été préservé de l'oubli dans la saga de Thorleif iarlaskald que nous avons publiée au troisième volume de Fornmanna Sögur d'après le Flateyjarbók, où il est à lire à la col. 107. Nous expliquerons ici les passages particuliers de ce poème danois datant du 10e siècle. Il est dû au même auteur qui a fait l'inscription gravée dans la pierre érigée en souvenir de Skarde, ce qui nous a conduit à nous en occuper ici, après avoir fait mention de cette inscription.

CONSTRUCTION: ÞORLEIFR greindi drengjum frá hroð þrœnda þengils, ýtar hafa víða borit óllítit jarls níð; Njörðr báru leóns rèð fœra virðum vellstœri vestan brag, ok galt lands gæti gráliga brot.

GREINDI, *imp.* de greina (greini, greinda, greint), séparer, distinguer, raconter.

HROÞ, *n.*, ravage, destruction, pillage, rapine, dérivé de hrjóþa (hrýð, hrauð, hroðit), enlever (à un navire) l'équipage vaillant.

ÝTAR, *m. pl.*, hommes, terme qu'on rencontre fréquemment dans l'ancienne Edda, par exemple dans le Hávamál 28, 58, 167 et ailleurs dans les oeuvres des poètes.

BERA, répandre, publier, faire connaître.

ÓLÍTILL, *a.*, non petit, grand.

NÍÞ, *n.*, affront, diffamation, pamphlet, sirvente.

NJÖRÞR, dieu de Vanaheim, envoyé en ôtage aux Ases et reçu dans leur nombre; il était maître de l'océan et des eaux, distributeur de la fécondité, de la richesse et de la prospérité; il était le dieu protecteur des navigateurs (á hann skal heita til sœfara, Snorra Edda I 92); Njörðr báru leóns, dieu du lion de l'onde, circonlocution désignant le navigateur.

RÉÞ, imp. de ráða (ræð, rèð, ráðit), conseiller, résoudre; c'est dans cet endroit un verbe auxiliaire qui sert à offrir une autre forme de l'imparfait: „rèð fœra" pour „fœrði".

VIRÞR, qui équivaut à verðr, est un adjectif, signifiant digne.

VELLSTŒRIR de vell, *n.*, or, et stœrir de stórr, augmentateur, agrandisseur, celui qui augmente l'or, thésauriseur.

VESTAN au lieu de VERSTAN, *acc.* de verstr, *adj.* au superlatif du vondr, illr, malin, méchant.

BRAGR, *m.*, poésie, poème, chant. Brage est le nom d'un des Ases, qui se distinguait par sa sagesse et son éloquence, mais surtout par la sagacité et l'usage adroit des termes; d'après lui la composition poétique, la poésie,

la versification en un mot, fut nommée „bragr" (Edda de Snorre, I 98).

GALT, *imparf.* de gjalda (geld, galt, goldit), revaloir.

LANDS GÆTIR, gardien du pays, nom que l'auteur danois donne à juste titre à l'IARL, qui était préposé ou élu à défendre et à garder la Norvége, mais qui du reste était soumis au roi de Danemark.

GRÁLIGA, *adv.*, durement, rigoureusement, dérivé de gráligr; conférez l'expression, „gráligt mark", usitée par Thiodolf Arnorson, poète de la cour de Harald le sévère (voir FmS VI 168, et Antiquités Russes II 55).

BROT, *n.*, rupture, effraction, destruction, anéantissement, du mot brjóta.

BÁRU LEÓN, le lion de l'onde, circonlocution désignant le navire qui se balance sur les ondes de l'océan, à l'instar de „lagar ljón", lion de l'océan, voir le saga de Rafn fils de Sveinbiörn str. 4.

Thorleif disait au roi qu'il lui tardait de s'en aller en Islande; il demanda ensuite au roi la permission de partir, quand le printemps serait venu. Le roi lui répondit que ce qu'il lui demandait, lui serait accordé. „Je te donnerai," ajouta-t-il, en confirmant le surnom que je t'ai donné, „un navire avec équipage et grément, et en outre la cargaison dont tu puisses avoir besoin." Thorleif passa ensuite l'hiver auprès du roi et fut en tout traité au mieux; mais quand le printemps recommença, il fit appareiller son navire et se mit en route. Le vent lui était favorable et il ne tarda pas longtemps à arriver en Islande où il débarqua à Thiorso. Selon ce qui nous a été rapporté, Thorleif se maria quand le temps de la récolte fut arrivé, et il épousa Aude qui était fille d'un paysan riche nommé Thord, habitant de Skogar. Le printemps prochain il fit acquisition d'un terrain à Höfdabrekka dans la vallée de Myrdal, où il fixa sa demeure.

L'histoire nous raconte ensuite que Hakon iarl, pour se venger, envoya à sa recherche un homme nommé Thor-

gard qui arriva sur le lieu quand le monde était rassemblé à l'assemblée générale (althing); ce messager de Hakon y trouva Thorleif qu'il perça d'un coup de hallebarde de part en part. Les frères de Thorleif assistaient à l'assemblée quand cet événement eut lieu; ils le firent ensuite enterrer avec honneur, et à ses obsèques ils vidèrent selon l'usage le gobelet de bière d'héritage en son honneur. Le corps de Thorleif fut déposé dans une colline, et le tumulus qu'on a érigé sur sa tombe, est situé au nord du siége du tribunal, et, au dire de la saga, il était encore à voir, quand ce rapport fut consigné. Asgeir son père était mort peu de temps avant ce fait. Le monde quitta ensuite l'assemblée, et cette nouvelle qui se répandit au loin dans toute l'île, captiva partout l'attention et fut considérée comme très remarquable.

Le séjour de Thorleif iarlaskald auprès de Suénon à la barbe fourchue doit, tout comme la visite de Thorvald Kodranson, être rapporté à l'époque où vivait encore le père de Suénon. Dans le refrain de la drapa ou de l'héroïde qu'il composa à l'honneur de Suénon, il donne à ce dernier le nom de „Jóta gramr". La saga des Ynglingues[1] nous éclaircit sur le mot de *gramr* qui à ce vieux temps signifiait un roi maritime: „I þann tíma var sá höfðingi gramr kallaðr, er herjaði, en hermennirnir gramir;" de là dérive la dénomination de „grams ætt" ou la race de gram au lieu de vikingues. En parlant de Suénon, Thorleif le surnomme chef des Jutlandais, d'où il s'ensuit que c'étaient principalement des Jutlandais, apparemment surtout des habitants du Jutland méridional, qui accompagnaient le roi dans ses premières expéditions en Angleterre, lesquelles, à en juger par les données présentes, doivent probablement être rapportées aux années de 978 en 981.

Le poète adroit sait fort bien faire distinction de celui en présence de qui il se trouve et à qui il adresse la parole.

[1] c. 21, Heimskríngla I 25.

Dans son poème dédié au payen Hakon, il remplace le nom du bouclier par celui du nuage de la valkyrie ou de la déesse de la guerre *Skögul*, et voici ce qu'il lui dit: „Tu as fait parvenir neuf rois à *Odin*; par-là tu es devenu un prince puissant de pays étendus." Dans son poème dédié à Suénon, qui comme enfant avait reçu le baptême, et qui, après ses premières expéditions en Angleterre, était apparemment, à l'instar de Thorleif son compagnon d'armes et son ami fidèle, devenu plus dévoué au christianisme qu'il ne l'avait été auparavant, quoiqu'il hésitât encore à l'adopter, le poète qui entend complétement la valeur des mots, fait choix d'une autre expression, en expliquant que c'était au maître suprême des rayons du ciel, *öðlíngr himins röðla*, que l'extrême succès était dû dont Suénon eut à se glorifier, pendant ses exploits guerriers en Angleterre. Par le maître suprême des rayons du ciel, le poète payen entend convenablement, selon sa façon de penser, Dieu du ciel, qui est le père de tous les dieux et de tous les hommes, et le créateur de tout ce qui a été produit par lui et par sa toute-puissance (cfz Snorra Edda I 54). Dans les circonstances actuelles il ne pouvait guère laisser d'avoir aussi égard à son auditoire chrétien; c'est par cette raison qu'il a fait choix d'une expression qui, loin de déplaire aux chrétiens, devrait être approuvée par eux, de même qu'elle a plus tard été reproduite par plusieurs bardes chrétiens.

Dans la saga Suénon est appelé roi, avant son avénement au trône après la mort du père; il en est de même dans la saga de Thorvald Kodranson, où l'on en donne pour raison que dans ces sagas et plusieurs autres on entend par ce mot un roi maritime, de sorte qu'on emploie ce terme dans le même sens où les poètes prennent le mot „gramr", ce qui est en outre conforme à l'explication que nous en fait la saga des Ynglingues.

Thorleif Iarlaskald fit un séjour d'une couple d'années auprès de Suénon à la barbe fourchue, et comme il paraît,

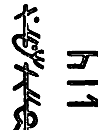
il était même entré dans son service, puisqu'il obtint de Suénon d'abord la permission de s'en aller en visite chez Hakon iarl à Thrandheim, de même qu'un autre congé lui fut accordé plus tard, lorsqu'il fut de retour dans son pays. Il a probablement été de la garde de Suénon, ou du moins a-t-il été son hôte, qui tous les jours était admis à sa table, et qui a probablement demeuré dans sa maison; Thorleif a par conséquent été son „heimþegi".

La pierre trouvée près de Tvöberg, qui a été érigée par le roi Suénon à la barbe fourchue, le rend, sinon hors de doute, du moins très probable, que le nom de Suénon, gravé dans la pierre découverte à Krossberg, désigne également Suénon à la barbe fourchue, mais le mot de „konúngr (roi)" n'y étant pas ajouté, il faut qu'elle appartienne à une époque antérieure à son avénement. Puisque Thorleif qui a érigé la pierre, était le „heimþegi (l'hôte)" de Suénon, et qu'elle a été érigée en souvenir d'un des compagnons de Thorleif, il faut que Érik dont il y est question, ait été un des chefs maritimes de Suénon, et qu'il ait sans doute pris part à ses premières expéditions en Angleterre.[1] La teneur de l'inscription nous renvoie par conséquent à l'époque qui a suivi de plus près ces expéditions, c'est-à-dire au même temps où Thorleif Iarlaskald était au service de Suénon. Par là nous sommes amenés avec quelque probabilité à admettre que l'érection de la pierre est due à ce même Thorleif. Nous savons par la saga qu'il avait pendant son enfance été instruit par son oncle et père adoptif, Midfiardar Skegge, dans les sciences archéologiques (fornlig frœði), qu'il avait continué d'étudier, et si nous pouvons lui attribuer cette inscription, il nous y a fourni une belle preuve d'une telle érudition par les pals réunis de la cryptographie en usage

[1] L'inscription nous apprend que cet Érik périt dans le siége mis devant Hedeby, mais sur un tel siége nous ne retrouvons aucun renseignement dans les autres sources historiques.

depuis un temps très reculé en Islande, comme on s'en aperçoit dans plusieurs très anciennes inscriptions lapidaires, qui nous présentent entre autres le signe de Thor 卐, dans la caverne de paradis au district de Rangarvellir au midi du pays, et dont un témoignage plus positif nous est offert dans une communication faite par l'évêque Brynjulf Sveinsson au runologue danois Ole Worm [1], à qui il explique qu'une pareille rune ou caractère mystique désigne à lui seul un mot entier. Ce sont surtout les signes de cette espèce, dont il est difficile d'interpréter le sens, dans lesquels on croyait retrouver des traces du paganisme, raison pourquoi ils furent, par les soins des prêtres, recherchés et anéantis en plusieurs endroits, aussi en Islande.

Quelques-unes en ont pourtant été sauvées de la destruction; on en trouve ainsi en Danemark et en Suède, mais l'interprétation qu'on en a essayée, présente des difficultés qui surpassent encore celles de l'inscription de Krossberg. Nous nous bornerons à reproduire ici le dessin de pareils pals réunis dans une pierre runique, érigée sur l'enclos d'Östberg, à la paroisse de Runtuna en Södermanland (B 803); dans deux figures de serpents entrelacés par les queues et suivies d'une ligne finale qui les sépare, on lit ce qui suit: ᛒᛆᚴᛁ : ᚠᚢᛚᚴ ... ᚴᛁᛦ : .... : ᛋᛏᛁᛆ : ᚦᛆᚾᚴᛁ : ᛆᛏ : ᚠᛆᚦᚢᚱ : ᛋᛁᚿ : ᚴᛁᛏᛁᛚᚼᛆᚠᚦᛆ, Bage, Folke et Geir firent ériger cette pierre en souvenir de leur père Ketilhöfde. Voici comment Liljegren (L 876) lit l'addition cryptographique représentée ici à côté: „þróan rúna rit", Throan sculpta les runes; Finn Magnusen (l. c.): „Veit þróan rúna", fortifie ou conserve les runes! allocution adressée à l'un des dieux, à l'instar de l'addition sculptée à la pierre de Glavendrup (R 103): þór vígi þassi rúnar! L'orthographe de ᛦᚢᚿ avec ᛦ est pourtant peu probable, et pour soutenir la dernière interprétation, il



[1] Finn Magnusen, Runamo og Runerne p. 179, 568 sq. tab. XI-XII.

aurait fallu y écrire ᚱᚢᚾᚢᛘ au datif. Il y aura peut être à lire: ᚢᛁᛏ ᚦᚱᚬᛅᚾ ᛘᚬᚾᛁ „(Allföþr), veit þróan monni (manni)!" Dieu puissant, accorde à l'homme ta protection!

Soit que ce soit Thorleif Iarlaskald, comme nous l'avons présumé et sommes disposés à le croire, ou que ce soit quelque autre homme homonyme de cet Islandais et appartenant à l'entourage de Suénon à la barbe fourchue, on reconnaîtra toujours par les preuves linguistiques de cette époque-là, que le langage en est tout-à-fait le même dont s'est servi Suénon, quand plus tard, dans une des collines qui ont encore conservé leur ancien nom de Tvöberg, il fit l'inscription sur l'homme de sa suite qui s'appelait Skarde, et que c'est le même dans lequel Thorleif Iarlaskald chanta son grand poème héroïque sur Suénon, compris et admiré par tous les assistants danois, ainsi que ses autres chants, et encore le même dans lequel Suénon l'aborda par la stance citée plus haut; on reconnaîtra enfin que le langage qu'on parlait alors en Islande et qu'on parle encore aujourd'hui dans cette île éloignée, est entièrement la même langue danoise qui, durant le dixième siècle, fut parlée dans la partie méridionale du Danemark, sur la limite méridionale du Slesvig. L'inscription de la pierre qui fut érigée par Osfrid en souvenir de son fils Vytrik, nous prouve que la même langue était parlée dans la même contrée de plus d'un siècle plus tôt, et il paraît hors de doute que les noms de lieu et les autres marques nous renvoient à une époque encore plus reculée.

Nous nous rapprochons donc de cette antiquité éloignée, où l'excellent poète du Nord, Starkad le vieux, chanta ses poèmes danois, et où les chants de l'Edda, comme plusieurs siècles plus tard les chants héroïques (*Kæmpeviser*), retentirent de bouche en bouche entre les rochers si riches en souvenirs de la Norvége, et plus tôt encore dans les anciens pays primitifs de la doctrine d'Odin ici dans le Nord, c'est-à-dire en Suède et en Danemark, — quand longtemps avant les jours du christianisme, sans doute au midi même

de Hedeby et de la situation de Danevirke, on chanta en langue danoise les merveilleux exploits du père des dieux et des hommes et

fornspjöll fira
þau er ek fremst um man.

les sagas de l'antiquité,
les plus anciennes à ma mémoire.

LES IOMSVIKINGUES VAGN AKASON ET SKARDE.

Iomsvikingues était le nom par lequel on désignait l'ancienne association de guerriers, composée principalement de Danois, et résidant à Iomsborg dans la Poméranie, à l'endroit où est situé maintenant Wollin, sur l'embouchure de la rivière de l'Oder. Le chef puissant nommé Palnatoke, qui était domicilié dans l'île de Fionie, y éleva le dit bourg pendant le règne de Harald à la dent bleue, et y fonda l'association, à laquelle il donna des lois propres à en ranimer le courage et à en soutenir les exploits guerriers. Personne qui avait dépassé la soixantaine, ou qui n'avait pas encore atteint l'âge de quinze ans, ne pouvait être admis dans l'association; on en excluait également quiconque en force ou en armes avait cédé à son égal. Il était interdit aux femmes de demeurer dans le bourg, et aucun de ses membres n'eut la permission de passer plus de trois nuits consécutives hors des murs de la ville. Il leur était imposé de venger leurs compagnons d'armes, si quelqu'un d'entre eux fut molesté ou tué.

Dans une expédition de flibustier vers l'ouest, Palnatoke arriva en Bretland (Wales), où il épousa Olof, fille de Stefner iarl, et il reçut en dot avec elle le titre d'iarl et la moitié du pays de Stefner. Iomsborg lui fut conféré en titre de fief par Burisleif, roi de Pologne. Ce siége de vikingues ou de flibustiers ne tarda pas à acquérir une grande renommée, et plusieurs hommes distingués appartenant à différents pays

s'y rendirent, afin de fonder ou d'augmenter leur gloire par la réception dans une association de héros si illustre. L'Islandais Biörn surnommé Breidvikingakappe ou le héros de Breidavik, y fut reçu par Palnatoke et acquit plus tard une grande célébrité. Styrbiörn le fort, fils du roi de Suède Olaf Biörnson, y arriva ensuite de Suède et de l'Orient. Nommé chef de l'association, ce guerrier fit une expédition en Suède contre son oncle maternel le roi Érik sigrsæle ou le victorieux, mais il succomba à la bataille de Fyrisvellir. L'Islandais que nous avons mentionné, se sauva avec plusieurs autres Iomsvikingues et passa ensuite quelque temps auprès de Palnatoke; après la mort de ce dernier, il s'en retourna en Islande, d'où il se rendit plus tard en Hvitramannaland dans l'Amérique, où il vivait encore de longues années.[1]

Dans l'association des Iomsvikingues on reçut encore Sigvalde et Thorkel à haute taille, qui étaient fils de l'iarl Strut-Harald en Scanie; ensuite Bue digre ou le gros et Sigurd kápa, fils de Vesete, chef de Bornholm, dont la fille Thorgunna était mariée à Ake, fils de Palnatoke. Le fils de ces derniers était Vagn, qui fut élevé auprès de son père en Fionie, mais quelquefois il s'en allait visiter la famille de sa mère dans l'île de Bornholm. Pendant son enfance il était d'un caractère très farouche, et personne, excepté son oncle maternel Bue, ne pouvait venir à bout de lui. Quand il fut âgé de douze ans, il fut impossible de le retenir plus longtemps à la maison ou dans le pays; son père Ake lui donna alors un vaisseau long, monté par 50 hommes, et Vesete, son aïeul maternel, lui fit cadeau d'un autre vaisseau de la même espèce avec un équipage aussi nombreux; personne des hommes à bord des vaisseaux n'avait plus de vingt ans, et personne n'en avait moins de dix-huit ans, à l'exception de Vagn qui en avait douze. Il dirigea ses vaisseaux

---

[1] Cfz Rafn, Antiquitates Americanæ p. 215-55, 449-52.

sur Iomsborg et demanda à y être reçu, mais à cause de son âge il fut renvoyé. Il défia alors Sigvalde à se battre en duel avec lui; dans le combat qui eut ensuite lieu, il remporta la victoire, et après ce fait d'armes on le reçut dans l'association. Trois ans après Palnatoke mourut, mais avant sa mort il avait légué à son petit-fils Vagn la moitié qui lui appartenait du Bretland. Biörn de Bretland avait autrefois tenu les rênes du gouvernement, et plus tard il avait été en Danemark, où pendant l'enfance de Vagn, il avait été son père nourricier. Sigvalde était maintenant chef des Iomsvikingues.

Le roi Suénon à la barbe fourchue préparait, comme plusieurs sagas nous le racontent, un grand festin à Ringsted, où il voulait vider avec ses hommes le gobelet de bière funèbre en l'honneur de son père. Strut-Harald en Scanie et Vescte dans l'île de Bornholm étaient aussi morts. Le roi envoya alors à Iomsborg inviter les fils de ces chefs à venir assister au festin, afin de vider dans cette occasion le gobelet de bière funèbre en mémoire de leurs parents. Ils acceptèrent l'invitation et se rendirent à la fête. Le premier soir le roi Suénon, avant de s'asseoir au haut bout de la table, vida le gobelet en souvenir de feu son père; il fit en même temps la promesse de faire, avant que trois hivers fussent révolus, une expédition en Angleterre, pour y tuer le roi Ethelred ou l'expulser du pays, ou mourir lui-même s'il ne réussissait pas à accomplir sa promesse. Le roi avait chargé quelques-uns de ses hommes de verser aux chefs des Iomsvikingues la boisson la plus capiteuse, ce qui les mit en très belle humeur. Le roi les défia alors de faire à leur tour des promesses dignes de héros si illustres. Sigvalde leva aussitôt le gobelet et le vida le premier en souvenir de son père en faisant le voeu de tuer, avant que trois hivers fussent écoulés, Hakon iarl de Norvége ou de l'expulser du pays; Thorkel à la grande taille fit le voeu de suivre son frère; Bue digre et plusieurs des chefs des Iomsvikingues

promirent, de la même manière solennelle, d'accompagner Sigvalde, et Vagn ajouta à son voeu de ne point revenir en Danemark avant d'avoir tué le grand chef norvégien, Thorkel leira, et de s'être couché avec sa fille la belle Ingeborg, sans en avoir demandé l'assentiment de ses parents. Après avoir prononcé ces voeux, ils se séparèrent pour aller se reposer; le lendemain, en se rappelant la manière irréfléchie dont ils avaient parlé, ils s'en repentirent, mais il était trop tard d'y remédier.

A peine le festin fut-il terminé, que les Iomsvikingues résolurent de partir pour la Norvége, afin que Hakon iarl et ses fils ne fussent pas prévenus de leur projet. Avec leur flotte bien armée qui se composait de 60 vaisseaux longs, ils arrivèrent la nuit de noël [1] à la côte de Iadar; doublant ensuite le cap Stad, ils dépassèrent les îles de Hereyiar et celle de Höd, et entrèrent dans la baie de Hjörung, de manière que Bue y arriva le premier avec ses navires, puis Vagn et ensuite Sigvalde qui fut le dernier. Ils y rencontrèrent les iarls qui ayant été informés de leur arrivée, y avait rassemblé une flotte de cent cinquante navires. Il fut livré alors un combat naval très impétueux, dont le bruit se répandit au loin. Les Iomsvikingues attaquèrent avec une intrépidité tout-à-fait héroïque les Norvégiens qui leur étaient très supérieurs en nombre, de manière qu'il y eut une lutte de cinq contre un.

Les différentes recensions de la saga des Iomsvikingues, ainsi que les sagas des rois, en suivant des traditions dues à des Islandais qui ont pris part au combat, nous donnent des rapports détaillés sur les hauts-faits qui ont signalé cette journée remarquable. Parmi les Iomsvikingues se distingua en première ligne Bue digre. Thorstein midlang passa dans son navire et lui porta à la figure un coup si violent que les

---

[1] apparemment l'an 990; il est pourtant difficile d'indiquer au juste l'année.

lèvres et le menton lui furent enlevés, et que les dents lui furent arrachées à la bouche. Il s'écria alors: „La vierge danoise de l'île de Bornholm ne se plaira plus à nous embrasser, si jamais nous y retournons." Il riposta ensuite à Thorstein en lui assénant un coup qui l'étendit raide mort à ses pieds. Quelques-uns racontent que Sigmund Bresterson, natif des îles féroënnes, sauta maintenant, à l'ordre de Hakon iarl, dans le navire de Bue, et lui enleva les deux mains par un coup violent. Bue passa aussitôt les tronçons des bras dans les anneaux de deux coffres pleins d'or, qu'il avait emportés avec lui dans le navire, puis il s'écria à haute voix: „A la mer, tous les frères-d'armes de Bue!" Ayant prononcé ces mots, il se précipita dans la mer, et plusieurs de ses hommes le suivirent dans la même voie, tandis que les autres périrent à bord du navire.

Le Fionois Vagn Akason se distingua par excellence dans le combat. Il assaillit avec tant de bravoure les vaisseaux de Suénon Hakonson que ce dernier se vit forcé de se retirer, mais Érik iarl se hâta de venir au secours de son frère. Vagn et ses hommes se battaient avec intrépidité, et beaucoup d'ennemis périrent sous leurs coups. Ce fut dans ce combat que Vagn tua le vaillant homme et fameux guerrier Arnmod qui accompagnait Érik; l'évêque Biarne en parle dans son poème héroïque de Iomsvikingues:[1]

Redoutable à ses ennemis,
Vagn se défendait vaillamment,
suivant partout ce chef hardi,
les héros marchaient en avant,
où, durant l'orage d'Odin,
le fils d'Ake, plein de courage,
répandit au champ du carnage
le sang d'Arnmod l'intrépide.

---

[1] strophe 28e; ce poème étendu dont 43 stances ont été conservées, fut composé environ vers l'an 1200 par l'évêque Biarne des

Des deux côtés il y eut une grande perte d'hommes, mais les Danois se virent enfin contraints de céder à la puissance supérieure. Sigvalde fit trancher les câbles; ils virèrent de bord avec leurs navires et commencèrent à prendre la fuite; n'ayant pas remarqué que Bue s'était précipité dans la mer, il cria à Vagn de se sauver en fuyant comme lui, mais Vagn lui répondit en chantant cette strophe:

(Le héros danois composa au milieu de la bataille cette chanson ou plutôt cette strophe; comme on le remarque, elle ne renferme pas de métaphores péniblement recherchées, et elle n'offre aucune inversion de termes artificielle; mais on y trouvera employées exactement les rimes littérales ordinaires que l'on rencontre dans le dróttkvæði, tandis que les demi-assonances ou les assonances complètes ne s'y présentent qu'une seule fois.)

CHANSON DE VAGN AKASON IMPROVISÉE A LA BATAILLE DE HJÖRUNGAVOG.

Sigvaldi hefir setta
sjálfa oss und kylfo,
en fárhugaðr fnauði
fór heim til Danmarkar,
hyggr í faðm at falla
fljótt unn-kono sinne
en fyrir borð et breiða
Búi gekk með hugrekki.

Sous la massue Sigvalde
se plut à nous installer,
et le lâche fuyard
se retira en Danemark,

Iles d'Orcades. Nous l'avons reproduit dans les Fornmanna Sögur XI 163-76. A l'égard d'Armóðr ou Arnmod voir AnO 1846, p. 169.

brûlant d'aller se jeter
au cou de sa belle chez lui,
mais par-dessus le large bord
Bue se précipita dans l'onde.

En reproduisant cette strophe, nous avons suivi le texte qui nous a été transmis dans le très ancien manuscrit en parchemin du 13e siècle, n° 291 in-4to de la collection arnémagnéenne, qui est le même sur lequel nous avons fait l'édition de la saga des Iomsvikingues dans les Fornmanna Sögur vol. XI.

UND KYLFO, sous la massue; il nous a exposés aux coups de la massue; en d'autres termes: il nous a conduits au combat.

FÁRHUGAÞR, adj. de fár, n. signifiant malheur, dommage, et de hugaðr, intentionné; ou plutôt à dériver ici de fár, adj., fáhugaðr, ayant peu de courage.

Sigvalde, qui avait pris froid, venait de saisir au même instant les rames, et un autre homme avait pris place près du gouvernail; dès que Vagn eut fini de chanter l'air, et qu'il eut répondu à Sigvalde, il lança contre lui son javelot, en pensant qu'il tenait encore la place auprès du gouvernail, mais le javelot atteignit l'homme qui lui avait succédé et y était assis en ce moment. En lançant le javelot, il disait à Sigvalde: „Comment se fait-il, misérable lâche, que tu t'enfuies en te retirant d'un petit combat; la honte dont tu t'es couvert, te suivra durant toute la vie, et l'on s'en souviendra longtemps!"

Ceux qui étaient restés, se rassemblaient tous autour de Vagn qui se défendait encore longtemps, mais l'ennemi si supérieur en nombre finit par l'emporter sur lui qui fut fait prisonnier avec 30 hommes qui étaient encore vivants. Quand on les eut conduits à terre, on leur lia les pieds avec une corde, mais on leur laissa les mains libres et les fit asseoir sur un tronc d'arbre.

Le lendemain le butin dont on s'était emparé, fut porté à terre pour être divisé entre les vainqueurs, et l'arrêt fut prononcé par Hakon iarl que les Iomsvikingues captifs seraient mis à mort. Le seigneur féodal Thorkel leira de Vikin se chargea de cette tâche. Trois hommes blessés grièvement furent d'abord détachés, et, après avoir entortillé leur chevelure autour de branches d'osier, on les amena devant Hakon. Thorkel s'avança aussitôt et abattit les têtes l'une après l'autre, en demandant ensuite, si l'on pouvait s'apercevoir qu'il avait en rien changé de mine en s'acquittant de cette fonction: „car le monde dit", ajouta-t-il, „qu'on change habituellement de figure, lorsqu'on aura tranché la tête à trois hommes l'un après l'autre." Hakon iarl lui répondit: „Nous ne voyons pas que tu aies changé de mine en t'acquittant de cette tâche, mais il me semble pourtant que tu n'avais pas tout-à-fait le même air auparavant." D'autres captifs furent ensuite amenés, mais avant de leur porter le coup mortel, Thorkel leur demanda, comment ils envisageaient la mort. „Je me rappellerais mal la loi des Iomsvikingues," disait l'un d'entre eux, „si j'avais peur de mourir, ou si en face de la mort, je prononçais des mots d'anxiété; il arrivera à tout homme de mourir un jour." Un autre disait: „Je me plais assez à mourir, mais dépêche-toi de me porter le coup; nous allons essayer ce dont nous avons souvent parlé, si l'homme se sent encore de quelque chose après que la tête aura été séparée du corps; s'il en est ainsi, j'étendrai ce couteau que je retiens ici à la main." La tête fut tranchée, et le couteau tomba à terre, comme on s'y attendait. Un autre fut ensuite amené pour être à son tour décapité, mais il chanta en riant:

Gerða ek jarli	J'offris à l'iarl
ör at vári,	une flèche au printemps;
þat var mèr þá títt,	tel fut mon sort alors,
en þetta nú.	il a bien changé maintenant.

„Fais ton coup toujours!" disait-il alors. Mais voilà Érik iarl qui s'écria: „Demandes-tu la paix, brave homme?" „C'est selon", répondit-il, „il faut savoir d'abord qui me l'offre." — „Celui qui offre la paix, c'est Érik iarl qui en a le pouvoir." — „En tel cas, je l'accepte," répondit le vikingue. Érik iarl le fit alors passer auprès de lui. Puis on amena un autre qui s'écria, au moment où l'on allait porter le coup: „Bélier." — „Pourquoi," lui demanda-t-on, „prononces-tu ce mot!" Il y répondit: „Vos hommes ont tant crié „á!" [1] hier, voilà pourquoi j'essaierai de leur procurer un bélier." Il semblait que ces paroles fussent prononcées en plaisantant et sans peur. Érik lui accorda également la paix. Le tour fut maintenant à un beau jeune homme d'être amené; il fit retrousser sa belle chevelure et demanda qu'on eût soin de ne pas l'ensanglanter. Un homme de la garde entortilla la chevelure autour de ses deux mains et la tira en avant; mais au moment où tomba le coup, l'Iomsvikingue retira la tête de toute sa force, de sorte que le glaive ne fit qu'atteindre la poignée de l'homme de la garde qui eut les deux mains coupées. Le jeune homme se releva aussitôt et dit en plaisantant: „Qui vient de fourrer ses mains dans mes cheveux? il vit pourtant encore quelques Iomsvikingues." Érik iarl lui demanda alors son nom. „Je m'appelle Sigurd," répondit-il, „et Bue me donne le nom de fils." „Il paraît en effet vraisemblable que tu es fils de Bue," lui disait l'iarl; „désires-tu avoir la paix?" „Il faut bien qu'on l'accepte maintenant," répondit-il. Thorkel leira s'écria donc: „Faut-il accorder la paix à tous ces hommes, qui ont tué sous nos yeux nos parents et nos amis, nous ne ferons sans doute pas de trop belle affaire." L'iarl lui repartit: „N'as-tu donc pas su auparavant que je suis plus puissant que toi?"

---

[1] Le mot plaintif de á, prononcé aôu, et répondant à l'interjection française *aïe!* a dans l'ancien nordique aussi le sens de „brebis."

— „Il se peut bien," répondit Thorkel, „que nous gouvernions chacun à son tour." En disant ces mots, il tenait à la main une grande hache, qu'il brandillait vivement, et d'un saut il s'élança vers l'endroit où Vagn était assis, afin de le tuer sur-le-champ. Le vikingue SKARDE se leva au même instant pour se jeter devant les pieds de Thorkel. Celui-ci broncha en le heurtant, et la hache lui échappa de la main. [1] Vagn sauta alors de sa place, saisit promptement la hache et porta à Thorkel un coup à travers les épaules si vigoureusement que la hache perça le cou de part en part en s'enfonçant dans la terre. „Voilà un de mes voeux que je viens d'accomplir," s'écria-t-il, „et je suis maintenant un peu mieux content qu'auparavant." Érik iarl lui dit ensuite: „Te plait-il, Vagn, d'avoir la paix?" — „Je la voudrai bien," répondit-il, „si elle est accordée à nous tous qui survivons." A l'ordre de l'iarl, on dénoua aussitôt le lien qui les retenait. Il y avait dix-huit de tués, et douze reçurent la paix avec Vagn. Hakon iarl n'aimait pas trop que la vie fût accordée à Vagn, mais Érik disait qu'il n'en pouvait être autrement, et voilà pourquoi ils se séparèrent en colère. Vagn se rendit avec Érik iarl dans les Upplönd, d'où il s'en alla vers l'est jusqu'à Vikin. Érik lui donna en mariage la fille de Thorkel leira, nommée Ingeborg, avec qui il reçut une dot considérable. Au printemps suivant l'iarl lui offrit trois vaisseaux longs, com-

---

[1] Voici ce qu'on lit dans l'oeuvre de Snorre Sturlason, intitulée Heimskríngla I 240: „en víkíngr Skarði reiddi sik til falls í strenginum ok fèll fyrir fœtr þorkeli; þorkell fèll flatr um hann." Dans la Fagrskinna (ed. Munch et Unger p. 52) il est dit: „Skarði víkíngr hljóp (or strenginum [1] ok [fellir sik fram [2] fyrir fœtr þorkeli]). þorkell steyptisk yfir hann ok varð „laus öxin." AM 51 in-fol. = B. 1 upp. [2] fèll. — Le rapport que nous en font ces deux anciennes sources, porte l'empreinte de la plus grande exactitude. D'autres traditions (FmS XI 153-55) répandent sur ce fait une teinte romantique et mentionnent à cet endroit, au lieu de Skarde, le vieux père nourricier de Vagn, qui était Biörn hinn brezke (de Bretland).

plétement équipés; ils se quittèrent alors comme les meilleurs amis, et Vagn fit route avec sa femme vers le sud en Danemark, où il rentra dans ses maisons sises en Fionie; il y vivait ensuite pendant très longtemps, entouré de l'estime de tous ceux qui le connaissaient, et plusieurs grands hommes descendent de lui. [1]

Tout porte à croire que Skarde s'en est retourné en Danemark avec ses compagnons d'armes, et il est très probable que lui et plusieurs de ses amis ont pris service plus tard dans les troupes de Suénon à la barbe fourchue, et qu'ils l'ont accompagné dans ses expéditions en Angleterre. Sa brave conduite comme Iomsvikingue, lorsqu'il sauva son chef en détournant le coup fatal qui lui était destiné, fait supposer qu'il s'est fait remarquer par d'autres actes de bravoure qui lui ont valu la faveur de Suénon, au point qu'il a été admis dans son entourage et est devenu son „heimþegi", et qu'à sa mort le roi a pu lui ériger un monument sur son tumulus. Dans ses expéditions il a aussi pu acquérir de la fortune qu'il a peut-être employée à l'acquisition des biens fonciers; aussi se peut-il, que le village de Skardeböl, Skarðaból, dans le Jutland meridional lui doive son nom. La rareté de l'emploi de Skarde en nom propre et en nom de lieu ajoute à la probabilité d'une pareille conjecture, de même qu'elle induit à croire que c'est ce même Skarde en souvenir de qui le roi Suénon a érigé le monument et fait sculpter l'inscription, ce dont on ne pourra du reste s'attendre à obtenir plus de garantie ni d'autre assurance. Il y avait deux tumulus appelés Tvöberg, dont l'un était situé de l'autre côté de l'ancienne chaussée, et un autre des hommes de la suite de Suénon à la barbe fourchue a aparemment été enterré dans l'autre de ces deux tumulus, et il se

[1] Snorre Sturlason, Heimskríngla I 231-40, Ólafs saga Tryggvasonar, FmS I 154-183; Jómsvíkínga Saga, FmS XI 88-97, 107-156, cfr 163-176; Fagrskinna p. 44-53; Flateyjarbók col. 83 sq.

peut que le roi ait également érigé une pierre en son souvenir, et qu'il y ait fait graver une inscription, mais ce dernier tumulus a depuis longtemps été aplani, et la pierre n'est guère plus à trouver.

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA CONTRÉE AUTOUR DE BUSTRUP ET DE VEDELSPANG.

Au présent mémoire nous ajoutons un aperçu archéologique sur la contrée, où les trois pierres runiques que nous venons de décrire ont été trouvées. Le plan de cette carte a été levé par M. le lieutenant-colonel Guillaume Dreyer, et le dessin en est dû à M. le lieutenant C. G. Rönnov d'Ekernförde. Les lieux de découverte de ces trois pierres runiques ont été indiqués dans cette carte avec autant d'exactitude que possible; on y a également désigné les tumulus qui ont encore été conservés, ou dont on a retrouvé les traces avec quelque sûreté; nous en nommerons entre autres celui près de Selk auquel on donne le nom „Kong Si Hö", tumulus du roi Sigurd, qui selon la tradition conserve les restes mortels du roi Sigurd. Le Selker Nor est sans doute l'anse près de Slesvig, où, selon le récit de Saxon (Hist. Dan., l. IX, p. 463), une bataille fut livrée entre les fils de Ragnar d'un côté et Syvard et Érik de l'autre, et qui devint célèbre par l'enterrement de Syvard (Syvardi funere inclaruit).

Dans la carte on aperçoit des fragments du boulevard de Danevirke et du fossé dit Kurgraven. Nous renvoyons du reste à la description historique très instructive des fortifications du Slesvig méridional pendant l'antiquité et le moyen âge par C. C. Lorenzen, qui a été reçue dans les Annales de l'archéologie du Nord pour 1859, ainsi qu'à la carte des mêmes fortifications de Danevirke, de Kurgraven et du boulevard oriental (Östervolden), publiée dans le même volume, et qui a été levée par G. Dreyer et dessinée par C. G. Rönnov.

Le nom de l'église ou de la paroisse, où ces pierres ont été trouvées, est écrit par quelques-uns Haddeby et par d'autres Hadeby; ceux qui ont donné préférence à la dernière orthographe, ont suivi l'opinion que les deux **dd** étaient les marques d'une prononciation germanisée. Il n'en est pourtant pas ainsi, attendu que le nom de Haddabœr ou de Haddeboth, HADDABÚÐIR, est indubitablement d'une véritable origine nordique; nous alléguerons à l'appui de cette assertion, qu'on retrouve très haut vers le nord, dans la province suédoise de Nerike, justement le même nom de lieu Haddebo. Remarquons en outre que la dernière partie de ce nom propre, qui est búðir, signifie maisons de bois, et entre souvent dans les noms de lieu; ainsi dans les colonies scandinaves en Amérique, on rencontre quatre bourgs dont les noms ont été composés du même élément; les voici: Finnsbúðir, Skjálgsbúðir et Karlsbúðir dans le Groenland et Leifsbúðir dans le Vinland, qui est le Fall-River actuel du Massachusetts. [1] La dérivation de la première partie du nom est un peu plus incertaine; il est possible qu'elle tire l'origine d'un nom propre d'homme, Haddi, autre forme de Haddr. [2]

La ville de Slesvig avec laquelle il faut bien se garder de ne pas confondre le village, portait anciennement dans le pays même, ainsi que par les auteurs postérieurs de l'Islande, le nom de HEIÐABŒR, mot d'une dérivation tout-à-fait différente, provenant de heiðr, *saltus*, *montana*, *tesqua*, étendue de landes; au gén. heiðar, au gén. pl. heiða. Dans l'itinéraire écrit au 9e siècle par Ottar et Ulfstein, ce port de mer est appelé en anglosaxon „æt Hæðum", la navigation jusqu'à la ville est nommée „to Hæðum" et le départ de la même ville, „of Hæðum". [3] Wulfstan ou Úlfsteinn, comme son nom a dû s'appeler dans l'ancien nordique, étant selon toute probabilité un homme

---

[1] Rafn, Antiquitates Americanæ p. 31 sq., 300, 306 sq., 412. Grönl. hist. Mindesmærker II 710, 860. [2] Fornaldar Sögur Norðrlanda I 378; Saxo I 382. [3] Cfz Antiquités Russes I 467-68.

danois, demeurant dans la ville même de Heidaby, cet ancien nom de la ville, datant d'une époque si reculée, mérite d'autant plus de fixer l'attention. Le nom de la ville a par conséquent été alors „Heiðar", ou, selon la manière de s'exprimer d'un fréquent usage dans l'ancien nordique, au datif „at Heiðum", d'où l'on a formé ensuite le nom de Heiðabœr.

Cette ville a d'ailleurs eu dès l'antiquité un autre nom danois, que ceux qui venaient d'au-delà de la mer lui ont donné; ce nom qui lui est resté, est Slèsvík, en langue moderne „Slesvig", dont l'origine est à chercher dans sa situation sur une anse (*vík*) de la Slè ou Sli (dérivé de slè, *arundo arenaria*), au nord de ce courant d'eau.

Les pierres runiques découvertes dans le Slesvig méridional nous font voir que la langue usitée dans cette province pendant l'antiquité était danoise. Dans la péninsule de Svansey, Schwanzen, au midi de la Sli, on rencontre de nombreux noms de lieu dont la dérivation du danois est on ne peut plus claire et incontestable. Nous renvoyons à cet égard à l'ouvrage instructif de M. C.-F. Allen: „Det Danske Sprogs Historie i Hertugdömmet Slesvig eller Sönder-Jylland", histoire de la langue danoise dans le duché du Slesvig ou dans le Jutland méridional, à Copenhague, 1857-1858, avec quatre cartes linguistiques, ouvrage qui a été publié aussi en allemand, — et de plus à un mémoire dû à C.-C. Lorenzen et inséré dans nos Annales de l'archéologie du Nord, 1859: „Det tidligere Folkesprog i Byen Slesvig, l'ancienne langue populaire usitée dans la ville de Slesvig". Il y a été constaté par les preuves les plus évidentes qu'on a parlé danois dans les environs de la ville de Slesvig depuis les temps les plus reculés jusqu'au 18e siècle. Dans la querelle qui eut lieu entre les comtes de Holstein et le roi Érik de Poméranie, en 1424, plusieurs témoins furent soumis à l'interrogatoire, et dans cette occasion l'abbé Olaiis du couvent de Ry en Angel déclara, comme plusieurs autres (cfz SRD VII 417), que le Jutland méridional usait

du même idiome qu'employait le reste du royaume de Danemark: „tota Jucia australis habet idem idioma quod habet reliquum regni Daciæ". Le milieu du 17e siècle nous fournit un autre témoignage important. C'est Dankwerth qui nous l'a transmis dans son ouvrage intitulé Neue Landesbeschreibung der Herzogthümer Schleswig und Holstein, 1652, où on lit p. 54-55: à l'époque où nous vivons, ce duché est habité par des Danois ou Jutlandais, par des Saxons et des Frisons; les Jutlandais en occupent la plus grande partie; ainsi depuis la ville de Kolding jusqu'au courant de la Sli, y compris la ville de Slesvig, on ne rencontre que des Jutlandais ou des Danois qui usent de la langue danoise.[1] Remarquons en outre qu'aux environs de la ville de Slesvig, tous les anciens noms de lieu sont entièrement danois, et des auteurs allemands de l'an 1799, et même de 1818 ont déclaré expressément que tous les peuples au nord de Slesvig et du courant de la Sli, en ligne directe jusqu'à Husum, se servaient alors de la langue danoise dans leurs rapports journaliers, et que l'Angel depuis la Sli était entièrement danois. Dans la ville même on rencontre des noms danois aux rues, aux ruelles et aux places publiques, et en dépit de leurs formes estropiées et germanisées, on reconnaît encore facilement ces noms. En voici, comme échantillons, les noms de *Torvegade*, *Skovbystræde*, *Kattesund*, *Hestebjerg*. C'est principalement depuis l'introduction de la réforme dans l'église, et pendant les années suivantes que le bas-allemand s'est substitué à la langue danoise usitée autrefois généralement à Slesvig, mais la partie basse-allemande de la population fait encore aujourd'hui usage d'une foule de mots danois.

---

[1] „Zu diesen unseren Zeiten wohnen in diesem Herzogthume Dänen oder Jüthen, Sachsen und Friesen. Die Jüthen besitzen den grössesten Theil davon sinte mal alles von Koldingen bis an den Schliesstrohm und die Stadt Schleswigh jütisch ist oder Dänische Völker, so sich der Dänischen Sprache gebrauchen."

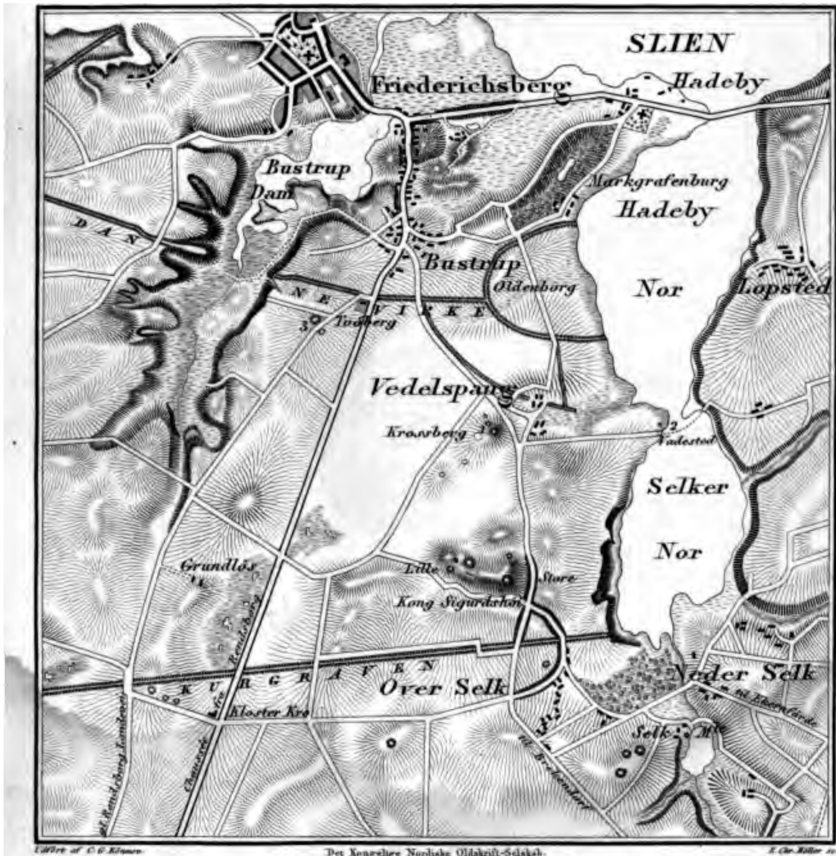
ANTIQUARISK KORT

over en Deel af Egnen syd for

BUSTRUP VED SLESVIG.

AF W. DREYER.

1858.



1: 40000

2000 500 0 1000 2000 3000 4000 5000 Alen

1 *Krossberg, hvor en Runesteen er funden 1796.*
2 *Omtrentligt Findested for en Runesteen 1797.*
3 *Tveberg, hvor en Runesteen er funden i 1857.*


Stanford University Libraries
3 6105 010 467 855

